

Fiction & Cie

Claro

Sous d'autres formes nous reviendrons



Seuil

Fiction & Cie



Claro

SOUS D'AUTRES FORMES
NOUS REVIENDRONS

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

OceanofPDF.com

Du même auteur

Ezzelina, *Arléa*, 1986

Insula Batavorum, *Arléa*, 1989

Dialogue entre un certain Du Casse et Jean-Baptiste Troppmann, assassins, *La Pionnière*, 1993

Le Massacre de Pantin, ou L’Affaire Troppmann, *Fleuve noir*, 1994

Éloge de la vache folle, *Fleuve noir*, 1996, réédité sous le titre Les Souffrances du jeune ver de terre, *Actes Sud*, coll. « Babel noir » n° 100, 2014

Livre XIX, *Verticales*, 1997

Enfilades, *Verticales*, 1998

Tout son sang brûlant, *La Pionnière*, 2000

Chair électrique, *Verticales*, 2003

Bunker anatomie, *Verticales*, 2004

Black Box Beatles, *Naïve*, 2007

Vers la grâce. Association minuscule, *Miniatures*, 2007

Madman Bovary, *Verticales*, 2008

Le Clavier cannibale, *Inculte*, 2009

Mille milliards de milieux, *Le Bec en l’Air éditeur*, 2010

CosmoZ, *Actes Sud*, 2010

Plonger les mains dans l’acide, *Inculte*, 2011

Tous les diamants du ciel, *Actes Sud*, 2012

Cannibale lecteur, *Inculte*, 2014

Les Souffrances du jeune ver de terre, *Actes Sud*, coll. « Babel noir » n° 100, 2014, réédition sous un nouveau titre de Éloge de la vache folle, *Fleuve noir*, 1996

Dans la queue le venin, *L’Arbre vengeur*, 2015

Crash-test, *Actes Sud*, 2015

Qui veut sauver le caïmantoultan ?, *Tom Poche*, 2015

Comment rester immobile quand on est en feu, *Éditions de l’Ogre*, 2016

Hors du charnier natal, *Inculte-Dernière Marge*, 2017

Substance, *Actes Sud*, 2019

La Maison indigène, *Actes Sud*, 2020

amour laine, *Les Petites Allées*, 2022

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-149769-4

© Éditions du Seuil, avril 2022

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

OceanofPDF.com

pour marion

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

1 ::: - se vêtir de cendres

2 ::: - retourner les morts

3 ::: - écrire à creux perdu

4 ::: - ramener à la vie

OceanofPDF.com

1 :::

se vêtir de cendres

::: le 7 février 1497, venus des quatre coins de Florence, des milliers d'enfants se pressent devant le bûcher dressé par Savonarole, place de la Seigneurie – pyramide à huit pans, sommet tronqué, flancs taillés en sept gradins comme autant de péchés, autel ardent et crépitant que le bénédictin asperge froidement de prêches et de prophéties, à la veille d'un mercredi des Cendres enfin digne de ce nom,

::: au sein de ce bûcher, ^{vanité des vanités}, poudres jaunes et sèches, fards aux tons pastel, pommades et onguents portant encore traces de doigt, peignes d'ivoire entre les dents desquels luisent quelques poils vénitiens arrachés à de clairs pubis, miroirs piqués, voilés, dentelles étoles guipures, squelettes de percale, tanagras craquelés, globes de cristal plus fragiles que la plus fragile cornée, incunables au cuir fendu, almanachs obscènes, libelles orduriers, gravures aux chairs roses, robes de bal aux manches épileptiques, jupons ajourés par le feu troussés, tibias percés des flûtes où siffle un faux paraclet, boyaux des cordes claquant au creux des braises, tableaux offensants, coupes agrémentées de putti replets, ciboires naguère consacrés au sang vicié des vignes, éventails satinés, gants de soie,

::: des milliers d'enfants aux pieds nus, aux gueules sales, aux manches roussies, bras chargés et poches pleines, gavant sans relâche les flammes carnassières comme on jette pitance à des bêtes redoutables, brailant les noms des choses immolées afin que tous les riches Florentins sachent quel sort l'ordre nouveau rêvé par Savonarole réserve aux artifices dont tous et toutes ici se parent et s'enorgueillissent,

::: les enfants rient, ils cavalent et battent des mains en voyant pétiller dans l'air gras les lucioles d'or relâchées par les flammes, tous enrôlés par les *piagnoni* de Savonarole, ces zélés « pleurnichards » & bruyants proclamateurs de calamités, membres d'une vaste tribu rameutée en vue de ce *bruciamento delle vanità*, ce brûlement des frivolités,

::: le Feu ne jeûnant jamais vraiment, sans cesse se repaissant de vain, de vide, de tout ce qui se rêve vide et vain, des mille attributs qui soi-disant empèsent et corrompent la substance, dentelles délicates mièvres parures, manchettes festons fines ordures, dames de pique aux lèvres sévères, estampes rosâtres où s'épanouissent d'ardentes fleurs vulvaires, le feu faisant bombance de tout ce qui se complaît dans la lumière du paraître,

::: là où le feu applique sa force, la fiction fane et flétrit, une fois défaite elle s'absente, désossés les livres éruptent en gaz et fumées, leur vélin grésille et se fend, les peaux gercées s'entrouvrent, et que claquent les cantiques du jour dernier, que braient les cloches et que geignent les luths, ici débute le bas carême et sous les crocs des flammes éclatent les craquelins de carnaval,

::: le feu fait loi, il est la loi nouvelle, il fond et confond les métaux précieux en danse alchimique, en volte macabre, sous son règne l'épingle redevient brin, le camée caillou, l'agrafe insecte, l'alliance alliage, et bientôt • les

soleils hâleront ces journalières fleurs, / et le temps crèvera cette ampoule
venteuse •

[jean de sponde]

::: noir génie de Savonarole qui ainsi retourne le gant du carnaval,
changeant la flambée des joies en torche purificatrice, dévoyant les
processions de sapajous qui quelques jours plus tôt effrayaient les bourgeois
et tendaient des perches dans les rues pour les obliger à leur verser écot,
faisant de ces gamins de six, sept, huit ans des séraphins de la vindicte, de
cette légion de pauvres écrevisses l'ost de sa foi punitive, • ô vous dont les
maisons sont pleines d'objets de vanité, de tableaux et de choses
deshonnêtes, de livres scélérats et autres poèmes contraires à la foi, portez-
les-moi pour les mettre en feu et en faire sacrifice à Dieu •

[savonarole]

::: rameutés dans la nasse bénédictine, les enfants bourdonnent sur la place
tandis que les *piagnoni* éméchés psalmodient les consignes crachées par le
moine, • par détestation et abomination de la vanité, des jeux et de tout vice
et péché, qu'on élève sur la place de la seigneurie un édifice rond en bois,
de bonne hauteur et avec des gradins, une sorte de bûcher pour sorcières ou
pyramide • répandant la nauséabonde parole, répétant ressassant • au
sommet l'image de Satan et au pied de l'édifice d'autres diables laissant
suinter la rageuse parole / pour brûler toutes choses vaines, comme les
cheveux des dames, les miroirs •

[id.]

::: faisant feu et rage de tout bois, toute matière, électrisés à l'idée d'aviver
cet holocauste du luxe et de la pompe, croyant célébrer ainsi le carême des
âmes jusque dans le rôtiage du faste, se découvrant un amour de la

déréliction jusque dans la mascarade, s'enivrant du vertige du saccage, • on dirait qu'une parque incandescente et névrosée hurle dans l'air •

[sándor márai]

::: on dirait que cet embrasement des choses dites futiles n'est que mise en scène, création en vue de destruction d'une pièce péniblement montée, d'un macabre gâteau érigé à l'occasion de noces grotesques, les petits gueux réduits à de frêles noctuelles magnétisées par cette farce, cette répétition générale, laquelle ne fait qu'annoncer, en vérité, la véritable « première », celle qui aura lieu un an trois mois et seize jours plus tard, le 23 mai 1498 exactement, quand, après avoir été dégradé fustigé dépouillé, Savonarole finira au bout d'une corde, voué à ses flammes chéries afin de connaître dans sa chair • la transformation organique et physique vraie du corps humain •

[artaud]

::: du corps sacrifié, et voilà qu'ici surgit et s'impose la vision d'Artaud vêtu de la bure du moine intransigeant dans le film *Lucrèce Borgia*, Savonarole transfiguré en vanité lui-même, en acteur igné • parce que le théâtre n'est pas cette parodie scénique où l'on développe virtuellement et symboliquement un mythe / mais ce creuset de feu et de viande vraie où anatomiquement, / par piétinement d'os, de membres et de syllabes, / se refont les corps / et se présente physiquement et au naturel l'acte mythique de faire un corps • sans organes

[id.]

::: Savonarole hanté par Artaud tordu sur le bûcher devenu autel dont pourtant ne sont filmées ni les flammes ni la fumée, l'acteur créant • par le feu intérieur ce qui n'existait pas sur l'image •

[abel gance]

::: holocauste invisible et pourtant signifié, l'Histoire repliée sur elle-même afin d'exaucer les volontés du moine aspirant à périr brûlé vif, la peur vissée dans l'œil d'Artaud tout entier consacré à attiser et magnifier le mystère du feu, feu sombre du corps de Satan, feu solaire d'Héliogabale, feu germinal de Van Gogh, et peut-être est-ce dans l'effrayant secret de cette combustion que prend tout son sens le projet de faire un corps, oui, peut-être faut-il entendre, dans le glapissement des viscères et le tintamarre des os, dans les fureurs de fumée,

::: le chant dernier de vanité, quand celui qui la vilipendait finit par l'absorber au prix de sa dissolution même, quand la seule chose qu'il reste à faire c'est frapper • mon corps / jusqu'à ce qu'il rende l'âme / et il devient de plus en plus opaque / épais et sur-bondé / c'est-à-dire se révolte et s'ardence à un plus fort brasier [tonus] de vie, / les étincelles reviennent, / tout au fond, / néant •

[artaud]

::: flambée de l'être devenu nouvelle révélation, comme si renoncer à toute vanité pouvait hâter la négation de soi, comme si le dépouillement absolu était gage d'une définitive dispersion, et la dispersion de soi l'aube d'une étrange renaissance,

::: non pas bêtement finir en fagot roussi mais tenter par des moyens nouveaux de se faire un corps, un corps moins labile que celui qu'on sait repu d'organes, un corps où s'articulent autrement les os du langage, et qui serait, sinon un livre, un livre vain, du moins sa tentation,

::: (doit-on en déduire que faire un livre c'est croire que l'écriture recèle un secret, et qu'en écrivant creusant exhumant on atteint un jour je ne sais quelle masse critique, le corps absorbant l'esprit pour mieux lui imprimer une torsion fatale afin que du labeur d'écrire naisse une langue autre, une

langue-savonarole, capable de rappeler le feu • tissé en torsades de langues,
dans le miroitement de la terre qui s'ouvre comme un ventre en gésine •

[id.]

::: et au sortir de cette épreuve ultime, on se retrouverait de l'autre côté, à la fois entier et dispersé dans un logos complice, doit-on espérer une telle chose, l'adopter, pouvoir dire un jour comme celui-là • voûté, dans ce charnier d'oiseaux, / je tente de retenir / les lambeaux de ma tête / afin que n'éclate pas / cette différence / qui me regretterait loin de ce monde / d'amulettes légères •)

[venaille]

::: mais les dates, souvent, possèdent deux versants, et en ce mois de février 1497 où Savonarole érige son bûcher il advint également tout autre chose :: la mort de Johannes Ockeghem, maistre de la chapelle de chant du roy, à la mémoire duquel Josquin Des Prés compose aussitôt un lamento à cinq voix, une « Déploration de Johan Ockeghem », sur un poème de Molinet, *Nymphes des bois*, limpide motet où il est demandé aux hamadryades d'altérer leur chant jusqu'ici printanier et de s'ouvrir aux plaintes, • nimphes des bois, deesses des fontaines / chantres experts de toutes nations / changez vos voix tant cleres et haultaines / en cris tranchantz et lamentations •

::: au-dessus des reliques du défunt maître de chapelle s'élance alors le requiescat de saint Josquinus, un quintuor vocal – *superius, altus contratenor, tenor & bassus* – qui tisse sa prière contrapuntique à des milliers de lieues et cris de Savonarole, oui, voilà qu'aux prêches météoriques du Florentin répond, flanqué de fidèles harmoniques, le *cantus firmus* du teneur qui, loin de fracturer les cieux ou dépouiller les corps, porte la paix de l'âme à son plus haut point de réfraction • car d'Atropos les

molestations / vostr' Ockeghem par sa rigueur attrape / vray tresoir de musique et chief d'œuvre • et bientôt meurt le moine, pris aux rets mêmes qu'il avait tendus afin de braconner les âmes volages, tandis qu'Ockeghem s'en va reposer dans le lit d'une rivière votive, chacun d'entre nous invité à se vêtir de cendres • acoutez vous d'abitz de doeul, / Josquin, Brumel, Pierchon, Compere, / et plorez grosses larmes d'oeul, / perdu avez vostre bon père, / requiescat in pace, amen •

::: la messe est dite et si l'on parvenait à plier le Temps au mépris de l'espace, si l'on réussissait à superposer, tels deux calques n'ayant plus nécessité d'original, ces deux tableaux – celui du bûcher dévorant les vanités, celui du tombeau accueillant l'inspirateur fécond –, ne verrait-on pas les flammes se changer en ondes, le feu devenir eau, les flots de rage s'évaporer en lentes et majuscules vapeurs, la mort ardente laisser la place au coi trépas ?

::: entre ces deux scènes, ces deux instants adossés l'un à l'autre, ces deux effacements simultanés, entre le brasier et la tombe, comme entre les deux versants de collines opposées, dans cet étroit défilé qui est pour ainsi dire le goulet où s'articule le missel des morts, je veux croire que s'est cristallisé nécessairement quelque chose, et si ce quelque chose n'a pas pour nom *vanitas* alors j'ignore quel est ce dépôt qui s'accumule entre adret et ubac, entre Savonarole et Ockeghem, cri et chant, je sais juste que, • tournant les yeux vers tous les ouvrages que mes mains avaient faits, et tous les travaux où j'avais pris une peine si inutile, j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit dans toutes ces choses, et que rien n'est stable sous le soleil •

[l'Ecclésiaste]

::: Savonarole s'éteint bientôt dans son lit de cendres, Ockeghem renaît fêté au lendemain de sa mort, leurs cadavres se croisent sans se saluer sur le

fleuve ancien de la vie, ce sont deux nefs aux destinations différentes, le second se laisse emporter quiètement vers une source secrète, le premier s'en va périr en haute flamme au sein d'une tempête liturgique, mais le vent qui les pousse est le même, c'est le vent de vanité,

::: (et si ce livre-ci est vain lui aussi, s'il fait à sa façon pâture de vent, c'est sans doute – sans doute aucun – parce que le sentiment de mort tôt commence et lentement ensemence tout ce qui est appelé à se former dans cette tête sans tête qu'est le corps, où le sang des idées prend à pourrir un certain temps et quelque plaisir ; ce sentiment de mort déjà remue à notre naissance, non dans je ne sais quelle glande pinéale ou centre ombilical, mais dans la langue réelle, celle qui clapote dans la tête, et tant pis si le verbe s' imagine et se prétend chair alors qu'il n'est que petit bois herbe sèche ossements, tout sauf claire énigme)

::: le fil hélas sans cesse casse, puisque les Parques, n'est-ce pas, puisque Atropos, puisqu'à la vanité – singulière, humaine – succéderont bientôt sur les toiles des peintres, désormais plurielles, les *vanités* – luths côtoyant des calebasses, vigne accrochant la dentelle, l'éphémère des plaisirs venant inscrire la décomposition jusque dans la fixité des choses représentées, et désormais la table est mise en même temps que le chevalet installé, et c'est aux choses qu'échoit de prendre la pose, à elles qu'il incombe de dire la vanité au risque de vider celle-ci de son sens,

::: mais ce n'est pas invitation à festoyer, le monde à jamais ventre vide, même s'• il reste quelques envolées lyriques / pour exprimer la peine / mais qui dira le vide ? •

[venaille]

::: dans ce cadre offert aux vents de la désolation, ce qui est disposé est exposé comme après un carnage élégant, mis en quarantaine au prix d'un entrelacement, d'un encombrement, au défi d'un équilibre, c'est une

surenchère instable, inquiétante, qu'il nous incombe de déchiffrer dans les tableaux de vanités, d'approcher à nette distance, ainsi qu'on le ferait d'un miroir reflétant autre chose que nous, un miroir à la fois tableau et fenêtre, toile et vitre, trame et verre,

::: quelque chose de tristement orgiaque naît lentement de l'amoncelé, du juxtaposé, de l'encombré, chaque élément talé noirci contaminé par le plus proche, le cuir sec du manuscrit entamé par l'argent frotté de la coupe renversée qui abandonne sa froideur à l'ombilic d'un nautille auquel fait écho la conque d'un luth à la carapace veinée, et c'est miracle si ne glissent pas à bas de la table ces sceaux de cire dont le rouge carné semble le souvenir d'un long ensanglantement général,

::: un paysage-panique se déploie sous nos yeux, paysage-festin du temps d'après la catastrophe, les convives au loin partis, ne restent alors que de glorieux déchets, tout ce à quoi on renonce, ce qu'on laisse derrière soi pour signifier que là où l'on va rien ne saurait nous accompagner, ni nous sauver,

::: en l'état les choses sont laissées, en état de délaissement, sous nos yeux vissés dans d'inquiètes orbites, à quasi portée de main si désir encore nous avions de faire main basse, nous voyons le disparate, l'hétéroclite, et derrière, ou plutôt parmi, en son sein et dans ses rapports, nous voyons le monstrueux, tantôt sensible dans le dépouillement – ici un crâne monte la garde, veillant au néant entre une tulipe fichée dans son vase aux flancs globuleux et un sablier à l'armature de bois dans lequel le sable demeure à jamais étranglé au centre d'un signe infini dressé – tantôt tapi dans l'accumulé – là des lauriers ceignent un crâne que jouxtent deux flûtes dont l'une semble à peine retenue par un verre vide et brisé sous la transparence duquel on devine une partition pliée bien trop proche d'une mèche à l'extrémité incandescente et de sceaux sur lesquels on distingue, rouge sur rouge, un squelette peinant à s'extraire de la tombe,

::: dans le plan supérieur du tableau trois bulles hésitent entre ombre et lumière, envol et fixité, chacune retenant dans sa vitreuse concavité les reflets jumeaux de fenêtres à jamais fermées sur le jour, nous indiquant humblement que • la mort est la pluralité obligatoire . / l'éparpillement, la variété, pour la poésie de la méditation étaient signes de mort [jean de sponde] de la chute, de la perte, là où se nouaient la mélancolie et le miroir •

[roubaud]

::: et de pressentir, dans ces peintures de vanités, une autre face du monde-dé, un versant moins quiet, non plus les reliefs d'une veillée, ou les froids vestiges d'un raout, mais des prises de guerre, de clinquantes richesses entassées à la suite d'un sac, le nectar d'un butin, un nid de trophées,

::: et de s'interroger, de se demander de quel pillage ces rapines sont-elles le souvenir, la trace, sinon celle de l'être s'étant vaincu lui-même et déposant ici les armes de sa vacuité, se confessant enfin, disant :: j'ai battu le fer et façonné le cuir, estampé l'or et coulé la cire, arqué le bois et tendu les boyaux, réglé le papier et teinté l'étoffe, j'ai tressé les lauriers et tout est là, à mes pieds, le combat est fini, la plaine fume et le soir tombe, déjà mes os forment un sec et ronceux tapis que piétinent mes enfants, ai-je mérité, ai-je failli, quelle trahison quelle poésie combien de temps encore mon ombre sous la terre, ainsi donc rien ici-bas qui soit à ma risible mesure • pas de philosophie, pas de question, pas d'être, pas de néant, pas de refus, pas de peut-être / et pour le reste / crotter, crotter ; / ôter la croûte du pain brouté •

[artaud]

::: et toujours ou presque, en défunte majesté au centre de ces toiles, moquant les plis et ondes de la nappe, un CRÂNE, de face ou de profil, tantôt

blême tantôt flavescent, en attente mais de quoi, fossilisé dans le savoir de ce que nous serons il épie en recul depuis ses noires orbites – noires parce que vides, vides parce que noires –, épie mais jamais ne parle, souvent allégé de sa mâchoire inférieure, à croire que lui est refusée jusqu'à la possibilité d'articuler, sa bouche réduite à une demi-gueule, privé de ce menton qu'il faisait bon poser au creux de la main quand nous pensions qu'ainsi nous penserions mieux, même morts :::

::: Précipité 1

fards aux tons pastel gants de soie prophéties mille vanités dont
chacun ici se pare mille frivolités Feu de carnaval ampoule
venteuse tout le génie de dieu rameutés les miroirs faisant foi foule du
corps humain du corps sans organes intense face holocauste de
fumée chant néant seule négation de soi et vaine
tentation lamentations des âmes amen messe dite coi
trépas un soleil dans l'étau du diable cortège de petits riens valeur
d'orgie le vide cadre transparent quelque chose de fatal salut dans la
tombe miroirs et trophées cadavre conquis et toujours la mort

2 :::

retourner les morts

::: sur ce crâne, cette histoire de crâne, ce crâne-histoire, il convient de revenir, non pour y planter le drapeau noir de quelque armée mélancolique, mais pour lui faire rendre raison, et sans doute autre chose • car à l'éternité toute durée ressemble à un crâne • boîte noire

[pierre chopinaud]

::: globe de nuit, crâne nu où s'exprime une évidence animale, impossible désormais d'enrichir de chair cette tête crevassée et sourde qui voit sans voir et ne respire qu'un air putréfié, impossible de faire rentrer, même de force, deux yeux dans ces trous lustrés d'ombre,

::: voyez, les dents, loin de sourire, ne font qu'exalter la volonté de mordre, aux tempes rien ne bat, sinon des reflets, crâne étranger à l'idée de décapitation, réel souvenir d'aucun visage, seul témoin d'une autre vie de cette chose qu'on n'imaginait pas autrement que vissée sur de solides épaules, ici soulagée de sa peau, de ses nerfs et vaisseaux, épurée de toute carne, tête devenue crâne, crâne devenu bête,

::: bête tapie en soi, traquée dans son cri muet, crâne-chose solidifié dans sa patience, ni retranché de la vie ni émissaire d'un au-delà, pas plus rongé par

les vers qu'animé par l'ambition d'effrayer, livre vain et caverneux qu'on ne saurait feuilleter, missel osseux à jamais clos sur un passage essentiel que nos lèvres la nuit toutes les nuits murmurent ou articulent, disant ces mots,

::: je regarde la mort et la mort me regarde, tête dans la tête et os dans l'os nous dansons sans danser, depuis combien de temps dure cette épopée du vide, depuis combien de temps le sang tourne-t-il comme du lait noir et sénile, depuis toujours certainement, et déjà l'enfant ancien nageait dans des eaux troubles que les souvenirs n'ont fait que brouiller davantage, il fut un temps pourtant où la mort ne regardait pas l'enfant, où elle se contentait de frôler ses paupières, doucement, sans recourir aux tremblements, bousculant à peine les points et taches en lente dérive sur ses globes oculaires après avoir fixé trop longtemps l'ampoule qui éclatait en vain soleil de verre,

::: allons, n'ai-je pas moi aussi un cadavre à honorer, ai-je oublié qu'un jour
• je me suis assis dans leur grande allée de cercueils, même avec la charogne et les vautours, et j'ai ri de tout leur « autrefois » et de sa pauvre magnificence effondrée •

[nietzsche]

::: sa dissoute présence, et de quel bois fendu se chauffent ces lignes, quel moine réduire ici en poussières d'os, quel maître de chapelle intime embaumer en ces pages, faut-il que sous couvert de colliger les mille et une vanités qui grouillent sous le vernis de soi j'aie souci moi aussi d'un requiem, d'un gisant ou transi à rappeler redresser redorer à mes côtés,

::: je sais la vie amoindrie, bien sûr, et de quels limbes je viens, car à l'inverse de Josquin Des Prés, faut-il le dire, je n'ai pas su enterrer mon géniteur, pas eu le cran d'aller voir ^{le cran} son corps ^{le cran} dans cette boîte ^{le cran}

de bois nu qu'on fourre ^{le cran} en terre ^{le cran} comme du pain dans un four, ni tenté de me pencher sur une gueule qui peut-être m'aurait regardé à travers la mort, ^{le cran} incarné dans le crâne,

::: j'ai dit non, je ne veux pas, je n'irai pas, comme si frelater ma peur pour la parer des relents du refus allait retarder l'instant de la séparation, ou du moins faire de cette séparation quelque chose qui ne dépendrait que de moi, et j'avais dû bien réfléchir, c'est-à-dire remuer quelques idées, de pauvres larves d'idées, les remuer puis profiter de mes vingt-quatre fois un an pour imposer ce choix que ma famille respecta comme on tolère un rhume feint, et ce faisant je crois avoir laissé un pli bien crasseux et bien cassant dans ce qu'on pourrait appeler mon être mais qu'on pourrait tout aussi bien qualifier d'étoffe molle, de paille séchée, mais franchement quel besoin avais-je d'assister le cadavre du père, cela ne risquait-il pas d'instaurer un précédent, de faire jurisprudence ? qui sait alors quels autres prétendants allaient venir coller leurs iris vitreux aux hublots de ma vie prudemment étanche,

::: aussi ne suis-je jamais allé sur sa tombe, et trouve encore à ce jour très inquiétant ce « sur », inquiétant et pour le moins déplacé, comme si ce « sur » insinuait un contact impensable, quasi charnel, le fils *sur* la tombe du père, quasi *sur* le père, pendant que les vers dans le père et caetera in aeternam – non, je n'ai pas été tenté de me pencher sur la dépouille paternelle,

::: je pourrais préciser : pas eu *envie*, mais s'agit-il vraiment de cela, d'une envie, l'envie de voir le père mort, allons, l'envie de voir le père mort est l'inverse d'une envie, j'ai dit non, à fois fier et honteux de ce non, honteux d'être fier, n'ayant jamais su comment le père enterrer, et lequel inhumer ? celui qui m'avait élevé, celui que je n'avais pas connu et qui avait vécu avant ma naissance, celui que j'avais cru fréquenter mais quelle illusion

quelle naïveté, celui qu'il croyait être ou interpréter, celui qu'il rêvait d'être, celui qu'il en avait assez d'être, celui que les autres voyaient ou réclamaient, celui que j'aimais, celui que je n'aimais pas, celui que ma mère tentait de conserver mais oh quel terrible breuvage que le formol de l'amour, celui qui sifflait et pas que des airs d'opérette, le père le père le père, pas étonnant que j'aie fini par jeter l'ombre de sa carcasse aux oubliettes aux alouettes adieu maudites emplettes et ce afin de me croire né dans les livres comme d'autres ont vagi dans les choux, et peut-être aurais-je dû enterrer mon père de mes propres mains, à la seule force de mes ongles, en fiévreux fossoyeur, au lieu de tripoter des livres dans mon potager d'ivoire, pour m'assurer que ce qu'il, le père-mort, emportait avec lui, sous terre, n'était pas un peu moi, car • je devrais savoir que l'on ne force pas un mort à vous quitter, pas plus que nous ne pouvons rien imaginer qui nous autorise à nous distancer de lui . déjà avec les vivants c'est illusoire . le merle sait cela, le merle qui baise l'aube en sifflotant comme font les bons baiseurs •

[fourcade]

::: au fond de la futaie le merle chante les mots silencieux, le lamento du memento mori, souviens-toi oui souviens-toi que tu vas mourir, ô merle baisseur, merle sifflant sifflotant, traduis s'il te plaît pour nos oreilles de cire ta formule chimique, refrain de légende, vive ritournelle, traduis comme il se doit par ton chant ce vers échappé d'une douceâtre cantilène, ce secret qui n'en est pas un, cette leçon dont enfant nous n'avions que faire, souviens-toi, homme distrait, homme éparpillé hors de toi et en toutes choses, homme épars aux faces incompatibles, n'oublie pas que le vide t'attend, ne laisse pas la vie te dissiper au point de te faire prendre et surprendre quand vient le soir, regarde je t'en prie sans ciller les nuages choir, d'un bloc d'un seul, vois leur ventre lourd et cuivré racler la lande en y semant des fumerolles, vois les bêtes apeurées brouter leurs propres

ombres à même l’herbe stérile, tu le sais • toute chair est de l’herbe et toute sa grâce est comme la fleur des champs, l’herbe se dessèche, la fleur se fane quand le souffle de Dieu passe sur elles • sens la foudre en toi,

[pascal]

::: sens-la se réfugier dans ce cœur de fer qui rouille sous ta chemise, sens ta bile croupir, ta sueur durcir, ta peau s’amincir, entends, et pas seulement l’orage, pas seulement sa belle et puissante rage, entends les coups du temps, tes parents sont des branches qui cognent à ta fenêtre, et le vent un simple filet d’air réchappé des caveaux entrouverts, allons, il est temps de retourner les morts, doucement, en prenant mille précautions, en évitant mille aversions, regarde, leurs habits ne tiennent plus qu’à un fil, tout efflanqués ils titubent, et toi aussi tu trébucheras, toi aussi tu partiras en avant, les mains tendues pour amortir ta chute, tes mains s’enfonceront dans le souvenir de tes mains, ton corps rentrera dans ton corps, ta salive aura le goût du sang et ton sang un goût de terre, dans la fraîcheur de l’humus tu sentiras ta forme lentement se déformer, ton sourire s’épanouir comme une plaie,

::: un trait tiré entre eux et nous, car morts que ferons-nous de ceux qui nous survivent, morts que serons-nous sinon leur avenir disposé entre quatre planches, morts qui sommes-nous, morts qui êtes-vous, que cherchez-vous à fuir qui soit ce à quoi nous nous accrochons, obstinément,

::: pauvres morts, le sang a cessé de danser au bout de vos bras, vos mains n’ont plus de doigts, vous tremblez encore un peu des cuisses tels des chevaux pris par le froid, articulez un dernier mot que l’on essuiera du revers d’un mouchoir, aux fines commissures usées, la fin est là, on a fait la pénombre dans la chambre pour ne pas voir les dernières crispations et près de leur frais cadavre une bougie répand son jus jaune sur l’âme qui refroidit, ah si l’on pouvait voir, voir vraiment ce qui se passe alors, on les

verrait suinter de tout leur être, devenir suintement d'eux-mêmes, non pas sortir d'eux-mêmes mais expulser imperceptiblement leurs possibles, ce serait je crois comme une éclipse, peut-être inversée, car bien sûr • on ne pouvait rien voir à travers, vingt-quatre secondes s'écoulèrent, nous regardâmes de nouveau du côté du bleu, et rapidement, très rapidement, toutes les teintes s'évanouirent, tout devint de plus en plus sombre ainsi qu'à l'approche d'un violent orage, la lumière baissait de plus en plus, nous disions voici l'ombre, mais nous pensions déjà maintenant c'est fini, nous sommes dans l'ombre, quand tout à coup la lumière s'éteignit, c'était la chute, tout était éteint, il n'y avait plus de couleurs, la terre était morte, ce fut un instant saisissant, et la seconde d'après, à la manière d'une balle qui rebondit, la couleur réapparut sur le nuage, rien qu'une étincelante couleur éthérée, puis les lumières revinrent avec une légèreté, une rapidité, une beauté inouïes, dans les vallées et sur les collines, d'abord azurées avec de miraculeux scintillements, et puis, plus tard, presque normalement, et ce fut comme un immense soulagement sur toutes choses, ce fut comme une guérison, nous avions été beaucoup plus malades que nous le croyions, nous avions vu la mort du monde •

[virginia woolf]

::: las, l'œil nu l'œil sec l'œil impuissant échoue à percevoir cette incroyable éclipse, bientôt nous aussi nous rejoindrons nos morts dans ce précieux terreau où même les bulbes ont droit à une seconde chance, bientôt nous ne ferons plus qu'engraisser d'autres que nous, d'autres moins bruyants et ô combien plus raffinés, nettement plus patients,

::: plus aptes à supporter la nuit, aussi, et est-ce pour cela qu'écrire prend tout le corps et le jette sans cérémonie dans un puits d'orties, est-ce pour cela qu'écrivant sans cesse je me retourne, et à force de retournements creuse non pas ma propre tombe mais la page rien que la page,

::: le sachant le voulant je reviens aux vanités et les vanités me reviennent, dans mon corps elles incubent et de lui se repaissent, comme un amour ancien qui se croit tout permis, leur heure n'est jamais la mienne, vanités chéries, éternelles offenses à l'horloge du monde, le bruit qu'elles font c'est le silence que j'entends, et j'ai beau peupler de langage le langage, rien n'y fait, le carton se détrempe le papier se fend la peau cède, sous le paragraphe rêvé et charnu on perçoit comme un très léger vrombissement, la lugubre aria des vrillettes, des larves de vrillettes qui forent inexorablement pendant que la langue lèche la langue, mettant à nu une absurde cathédrale d'os, et au centre de cette nef creuse et décharnée que dire penser écrire • je ne suis rien / et le monde m'échappe / je fais un grand tas de bois de ma vie / et dans les longues nuits venises / timidement m'en réchauffe / que fait la flamme / qui s'élance impalpable ? / je ne suis rien / que cet homme brûlé / voici les parcours sans fin de la terrible mémoire du monde / d'où je sors consumé / jamais né pourtant ! / rien / vraiment / que brasero / autour duquel / j'organise la danse •

[venaille]

::: et la danse m'organise, elle me secoue, me voilà à jamais son hideux joujou, cet aveugle toutou qui ne connaît d'autre tour que celui d'écrire, hélas, et les vanités ne sont que les attributs de cette substance par nous incarnée, la panoplie à notre être nécessairement greffée,

::: (de même le soldat des tranchées de 14, censé promener son amour de plus en plus fécal de la patrie dans de labyrinthiques glaisières, devait, pour mieux s'envoler dans l'air barbelé, ne faire qu'un avec son barda qui au premier obus venu dégueulerait une chemise de rechange, une vareuse, une paire de lacets, une paire de chaussettes en laine, une paire de bretelles, un second mouchoir, un bonnet de police, une brosse à habit, une trousse à couture, de la lessive, du savon et un nécessaire de toilette, une lampe de

tranchée, du matériel pour nettoyer son arme et une boîte de graisse, le tiers de la baguette de fusil, des compresses de protection pour le masque à gaz, un sachet de pansements individuels, un ouvre-boîte),

::: et aussitôt la boîte s'ouvre, quelqu'un gueule, proteste, mais de quoi donc est faite notre entité pour s'encombrer ainsi d'un tel attirail – marécage, mon frère – potage, mon semblable –, ne venons-nous pas déjà vulnérables au monde, ne venons-nous pas déjà dépossédés, tant il est vrai que ce qui précède la naissance appartient à des limbes dont nous ignorons tout, puisque nul n'a sommé la vie de surgir, puisqu'elle s'est pour ainsi dire déplacée, exilée, se retranchant afin de mieux pourvoir à sa périlleuse perpétuation dans le magma des organes, sans raison autre que la passion du possible, s'arrachant aux corps encastrés des géniteurs, se dégageant de leur étreinte moite, leur soustrayant l'atome de volition nécessaire à l'exploration de sa chance, comme si l'expérience de la nuit appelait, encore et encore, d'obstinées transfigurations, retour à la glaisière, retour au trou • comme les cadavres étaient éventrés par les vivants, la cavité des corps était béante, probablement ça s'écarterait tout seul avec le temps, il y avait les côtes, les côtes noires, les côtes brunes, le brûlé, c'était éparpillé, il n'y avait pas de cœur, pas de foie, pas de poumons, pas d'intestins à l'intérieur •

[ceija stojka]

::: *n'oublie pas que tu vas mourir*, dit la voix sans bouche, celle qui tantôt crécelle tantôt sirop nous serine son memento mori et dans quelle langue sur quel grabat en quelle position se coucher, comment guetter l'instant où notre éveil se brise, quand cessent de s'agiter les sentinelles de nos sens,

::: memento mori, m m t m r, murmure et trace et râle ensemble mêlés, meurtre et amour et temps mort, mais nul temps futur, et ici il convient de rappeler que ce *mori*, ce mors pris entre des dents déjà déchaussées, ce

remords quasi gangrené, n'est pas un *morituum*, c'est au présent qu'il se décline, c'est depuis un présent sur le déclin qu'il nous fait signe, claire énigme qu'ainsi il faut traduire et pas autrement : *n'oublie pas de mourir*,

::: mais qui dira osera dire ces mots légers à l'être aimé l'enfant tenu l'ami tombé, qui saura nous faire offrande de ce sens et nous rendre intelligible ce mystère, et nous expliquer pourquoi et comment • l'être humain doit vivre sa propre mort •

[rilke]

::: qui donc sur notre peau encore tiède aura la tendresse le souci de nous dire : pense à mourir, ne te laisse pas distraire par les lueurs foraines de la vie • écoute le temps dur se dépouiller de nous / et nos oublis pourrir dans la nuit sans merci • oh le plus grand péril :: oublier de mourir,

[armand robin]

::: comme si nous ne savions pas, ne sentions pas le danger lié à l'oubli de mourir, comme si nous pensions qu'oublier de mourir pouvait nous rendre, quoi ? immortels ? mais qui ose le croire le dire l'écrire, qui est dupe de cette fausse foi • au fond de moi je vous avoue que je suis sûr d'être immortel / vanité essentielle •

[pierre jean jouve]

::: et quand bien même deviendrait réelle cette immortalité, ne serait-elle pas une amulette, qu'a-t-on besoin de relancer le manège de la vie dans le vide époumoné, de nier jusque dans notre moelle la sanglante aventure de la naissance et l'indispensable déclin des forces génitrices,

::: s'il faut sa mort imaginer, je laisse volontiers à l'écriture le soin et le souci de m'en confier l'expérience, c'est encore ce qu'elle fait le mieux, le

pire dans le mieux, je la laisse m'immerger dans une agonie de pacotille et voilà la phrase avide de m'inventer mourant, allons, j'accepte je consens, c'est affaire de souffle après tout, affaire de page, et sur la page soudain changée en stèle je sens mes poumons se vider froidement de cet air que ma bouche a laissé s'enfuir par les torts et travers de l'écriture, j'entends la vie refluer, les pensées s'effriter, enfin le mal est fait, et bien fait, le tour est joué, la poussière des mots me tapisse de l'intérieur, mes muscles cessent d'être ces oiseaux qui me permettaient de voler sans voler, il n'y a plus qu'à tituber, trébucher à chaque amorce, cependant que le sang coule en serpents aux commissures, que cèdent en grand éclatement cent poches de vent dans le secret des intestins, voilà qu'un liquide jaune envahit et remplace mes yeux, parvenu au seuil du seuil je peux dire enfin • je me présente ici comme une anatomie / le cœur sans battement, la bouche sans souris, / la tête sans cheveux, les os allangouris / l'œil cavé, le nez froit et la face blesme •

[chassignet]

::: écrivant je peux m'inventer à mon tour écorché, macchabée, minuit et midi soudain à égale distance, écrivant me dépouillant, jouant au trépas comme d'autres au tric-trac, mais ce jeu bien sûr n'en est pas un, au fond de soi le soi sait ce qu'il encoure, l'esprit se rétractant en nœud, les dents repoussant les dents, les gencives forcloses, la peau ramollie puis tendue, les doigts tous les doigts coincés cassés, han et han et han, ah suffoquer de n'être quasiment plus rien, rien que ce corps défait se défaisant encore, et savoir sans comprendre • [que] la mort est tout épuisée de la destruction des corps •

[chopinaud]

::: écrivant être ce dur gisant qui ne parle plus aucune langue et bave aux étoiles d'un air vaguement imbécile, au prix d'un dernier sursaut se rêver

mort et vivant, comme on dit noir et blanc, sec et humide, ici et là, nulle alternance, nulle danse, bel et bien mort-et-vivant, cadavre lucide et vertical,

::: enfin mort.vivant mieux voir le monde son tain sa farce, mieux sa face putrescente et mieux son dos de même, toutes choses maintenues en fausse existence par un fil qui telle une racine affamée s'enivre de sucs inférieurs, de sucs amers • et de céder comme ta chair à la complaisante décomposition non imaginable, et de s'immobiliser comme l'image et la parole dans les parenthèses documentaires • en suspens,

[roubaud]

::: mort-vivant écrivant me voici en équilibre, autre moi-même gris et noir tour à tour entier et sécable, tenaillé entre tronc-oui et écorce-non, face à mon dos et dos à ma face, en état de mi-néant,

::: que faire de cette déshérence, comment ne pas rappeler ici d'où viennent les vanités, puisqu'un jour – c'est chose d'histoire, faite d'archives – des hommes crurent bon d'ériger autour du cadavre une scène à la mesure de sa vulnérabilité, un vaste amphithéâtre dans lequel on éventra étudia disserta,

::: un siècle après le bûcher de Savonarole, sous l'impulsion de l'anatomiste Pieter Pauw, quand fut construit un édifice dont les gradins ménageaient des percées sur le grand dehors, permettant ainsi l'irruption du jour,

::: et il n'est pas innocent que ledit Pauw s'inspirât de la composition en cercles et ellipses de l'œil, faisant ainsi d'une salle de dissection un centre névralgique où ce qui était vu l'était au sein de la forme oculaire même, changeant le rituel de l'éviscération et du démembrement en une dramaturgie • à la lumière . je constatai ton irréalité . elle émettait des monstres . et de l'absence •

[id.]

::: dans cette fosse s'entassaient vieux savants et vrais curieux, on y trouvait aussi des flûtistes chargés de scander l'arrachage d'organes qu'on faisait circuler dans les travées, il y avait dans le fond des animaux empaillés, des squelettes gelés dans leur gigue, sur les murs paraient des citations édifiantes, tirées des œuvres de Sénèque et de la Bible, des devises aussi latines qu'avisées, FINIS CORONAT OPUS, *la fin couronne l'œuvre*, NASCENTES MORIMUR, *en naissant nous mourons*, PULVIS ET UMBRA SUMUS, *nous ne sommes qu'ombre et poussière*, et du giron nécrosé de cette ombre et de cette poussière les chirurgiens de Leyde extrayaient quelque cerveau doré, la poche gravide d'un foie, le voilage encrassé d'un poumon, dès lors ce qui était opératoire devint opératique, l'autopsie quitta les caves miasmatiques des facultés pour s'épanouir en spectacle à même de nouveaux tréteaux, l'ouverture des corps se doublant désormais d'une représentation, la scène anatomique prenant les allures d'un tableau vivant, lequel allait innover durablement la peinture hollandaise du dix-septième siècle dont les toiles hantées de vanités rendent hommage aux planches anatomiques autant qu'aux charades de la section vive,

::: et voilà qu'à peine esquissée sur la page de ce livre vain une inquiétude me prend, comme un chat fou crachant et griffant sous la jute du sac dans lequel, naïf, on croyait l'avoir noyé, une fois de plus je reviens aux vanités et les vanités me reviennent, et me revenant m'obligent à une question,

::: si les objets sont pareils à des morts, et qu'une fois déposés sur la toile ils deviennent ce qu'on appelle des vanités, se peut-il que sur la page – celle-ci ? – certaines choses finissent par prendre une teinte autre, une teinte en creux mais non moins éloquente, disons en vrac :: la figure du père ou l'ombre de la mère, tel souvenir d'enfance tel dépôt de savoir, ce qui fait

qu'une maille un jour s'est défaite, disons le vrac et tout ce qui va à l'avenant d'une vie mal vécue, et qui ici, tracé à l'encre noire, serait susceptible de trôner tel un crâne caressé par la lumière d'un Philippe de Champaigne, et aussitôt s'impose à moi une analogie, qu'à raison sans doute j'ai qualifiée plus haut d'inquiétude : un livre en sa somme, la somme qu'un livre assume, n'est-elle qu'un impur ramassis de vanités ?

::: de même que le peintre ordonne sur la toile les divers attributs de la vie vaine, de même l'écrivain ne fait-il pas de la page un autel, une branlante prédelle sur laquelle exhiber, maquillées, ses icônes intimes, otages du vide de la page qui tremble et ne tremble pas,

::: aveugle métier que celui d'écrivain, aveugle celui qui de ce métier fait et défait sa vie, amer ce cœur vinaigre qu'il presse éponge, ce cœur de rouille qu'il démonte rouage après rouage, le jour entier décanté en un bloc de nuit qu'il voudrait baroque, carrossé de mille palpitations, aveugle et sourd, imbécile, hanté de tout et de rien, et si ce métier est le mien c'est bien qu'en lui un vide m'attire, et que par sa pratique je cherche à faire rendre gorge à je ne sais quel horrible vacuum encombré de mots, à moins qu'il s'agisse d'éprouver la résistance d'une membrane, de percer cette drôle de peau de pourceau raclé qui enveloppe protège quoi recèle quoi interdit quoi – le secret de soi sûrement pas, la mémoire de ce qui me précède j'en doute – mais quoi alors, quel infâme couac, serait-ce l'énigme de la mort vivante qui scintille dans le travail d'écriture, comme si écrire c'était épouser une spirale descendante où se vrillant soi-même on pourrait s'extraire tout entier de soi-même, afin de laisser s'exprimer, une fois expulsé tout ce qui fait office de soi, l'être-trou, • la tristesse hideuse du vide, / du trou où il n'y a rien, / il ne souffle pas le rien, / il n'y a rien, / c'est autour du trou, / au point où les mots se retirent, / un trou sans mots, / syllabes sans sons •

[artaud]

::: écrivain-écrivain au fond du vain cherchant à passer outre, est-ce là une ruse du vain, qui veut croire qu'en deçà il y a quelque chose, autre chose, ni vérité ni mensonge, juste un brin, un grain, une graine, à cultiver envers et contre tout, pour mieux recommencer, ne pas capituler, tant pis si c'est à rebours de soi qu'il faut désormais s'avancer • je me dis que quelqu'un qui n'est plus un vivant et, le temps de quelques lignes, pas un mort, ce doit être ça un écrivain •

[fourcade]

::: je peux bien sûr former des ombres, profiter de l'élan initial pour deviner qui-je-suis, mais si par miracle se dissolvait cette bouillie qui enrobe mon être, j'aurais beau jeu de me réjouir car ma gaieté ne ferait que déformer davantage mes contours fuyants – marécage, mon frère – et me précipiter dans une cataracte de bulles volages – potage, mon semblable –, car si percé je suis percé je m'affale, guère plus consistant que le plus maltraité des hommes après douze ans de baigne et de dysenterie, voyez comme nos audaces s'achèvent en pissat de cire, dès que nous tâtons du doigt notre visage ce dernier cède et fond, la moindre caresse la moindre contrariété défigure le steak de notre joue, on vit et respire dans un cercle empli de trop-tard, nos rêves nos désirs nos espoirs répètent à satiété le dernier mot, • ils ont fondu dans une absence épaisse, / l'argile rouge a bu la blanche espèce, / le don de vivre a passé dans les fleurs ! / où sont les morts, les phrases familières, / l'art personnel, les âmes singulières ? / la larve file où se formaient des pleurs •

[paul valéry]

::: en son vide cocon la larve file, croyance et indécence mêlées, fausse science et brou de silence, l'être est bouillie, bouillie tiède, il ne tient pas la route, un désastre l'habite et le secoue qui l'empêche de coaguler – et s'il durcit, il se fendille aussitôt puis éclate se répand se disperse –, c'est à se

demander qui peut avoir envie de camper ad vitam aeternam dans le sarcophage de cet être qui ferme mal et par lequel s'engouffre le vent ! ah, le vent, qu'il soit du midi ou de la désolation, il s'engouffre puissamment il pulse se précipite dans la fragile cavité de notre moi, en gifle les parois qui tremblent alors telle une panse gavée de vide • on s'écoute battre, / boiter dans du silence, / tourner en rond, moudre / de la mort avec des / mots au fond du temps •

[adelen]

::: suis-je vide suis-je creux suis-je moi ôté de moi, moi qui me rêvais plein, plein à craquer, de moi et des autres, ballonné de songes à la manière d'une sainte visitée par un troupeau de nuages, en moi le [je] s'est toujours senti immensément troué, plus pertinent dans ses déchirures que dans ses coutures,

::: ne ferait-on pas mieux, par un sain procédé d'élimination, de percer à jour celui qu'on aurait pu être – ou bien, porté par l'esprit toujours expédient de la négation, de débusquer celui qu'on n'est pas, et ne sera jamais,

::: allégeance ou révolte, quel parti prendre à force de voir mourir l'autre, rongé par les mites d'une maladie plus vicieuse que la jalousie, usé en paillassons de chair par les ans devenus dominos qui dans leur chute entraînent les pauvres numéros que nous sommes et dont l'addition fait pitié,

::: sondons ces pupilles où coagulent mille soupes sentimentales, où se tasse et se résorbe quelque chose d'infiniment désert, où soudain • quelque chose arrive. Quelque chose se prépare. On ne sait pas quoi encore. Os en tous cas le pressaient avant les autres : lourds sacs d'organes gonflés remplis débordants de matières. Quelque chose s'insinue. Cela rampe le long des

viscères. Les omoplates font front c'est leur nature profonde ! Quelque chose. Qui n'a pas de nom. Qui échappe à la nomination. Les outres pleines se referment. Et dans les trous cela bouillonne •

[venaille]

::: hors ces trous s'échappe une forme, et cette forme, la peinture des vanités lui donne fragile consistance, en fait une bulle, qui se veut symbole, émanation légère et gazeuse censée dire le peu de poids du plein et le fol caprice du vain, bulle de présente absence autrefois magnifiée par Jan Lievens, Simon Renard de Saint-André, Jacques de Gheyn, bulle appelant l'œil, le redoublant en l'évidant, devenant ce regard aveugle où plus rien n'est vu qui n'ait été au préalable évidé, ici c'est, sur fond d'azur déchu, un jeune enfant nu et pâle, un chérubin aux ailes de longue date arrachées, qui d'une eau savonneuse fait des sphères tantôt montantes, tantôt descendantes, l'une allant finir sa course sur son pied, l'autre naissant en toute innocence au bout de la paille qu'il tient à la main et porte à la bouche, et nous regardons ces fenêtres rondes, lucarnes insouciantes, aériennes, afin d'oublier peut-être ce qui, dans un coin du tableau, s'obstine à trôner un crâne,

::: une antre cave, et de même qu'il existe des vierges encloses sous verre, ou plutôt des statuettes représentant la vierge que mouche une cloche, comme si on voulait en préservant cette sainte icône de la moindre poussière établir la preuve irréductible de sa virginité, et peut-être par là même changer son immaculée réclusion en éternité de solitude,

::: de même certaines de nos idées, forgées sans doute par le mensonge, nous les enfermons dans une bulle d'apparat, interdisant ainsi aux autres d'y toucher, les mettant au défi de déposer à leur surface l'insultante crasse de leur suspicion, jusqu'au jour où, soit maladresse, soit agacement, l'ensemble soudain bascule, le verre en mille éclats se disperse, et sur le sol

c'est-à-dire sous nos yeux c'est-à-dire dans notre esprit voilà l'idée naguère pérenne réduite à sa plus concrète expression dispersion reddition, gisante parmi les gisantes,

::: les oubliées, et de même que Marie dé-transfigurée par quelque vandale apparaîtra sous la forme d'une femme en plastique enduite de peinture phosphorescente et pourvue d'une auréole amovible, de même l'idée, une fois dessertie de son socle de vaine évidence, nous semblera un piètre artefact, ou mieux, ou pire, une poupée sotte et qui plus est contenant peut-être, contenant encore, l'être tout aussi sot qui la crut à jamais à l'abri du calcaire du temps, le débile demiurge qui l'espéra pure alors qu'elle n'était que corruption manufacturée, plastique en sursis, enduit verdâtre, aussi verdâtre que les organes qui en elle et en nous à chaque seconde apprennent l'art de pourrir en silence • car nous allons comme des vessies soufflées, nous ne sommes pas plus qu'une bulle d'air •

[pétrone]

::: pareille à celle qu'aime à former l'enfant, futur *homo bulla*, l'encore informé qui déjà fraie avec le globe de mort, en fausse innocence livré au vieux savoir contenu dans cette ampoule gracile, et comme elle promis à la moindre rafale au terreau des limbes, puisqu'à peine né il est possible de s'en retourner dans le ventre des origines, puisque hors le baptême c'est là qu'on entasse les êtres petits non oints, dans ce *limbus puerorum* où – si leur est refusée la béatitude du paradis – du moins n'auront-ils pas à connaître les souffrances de l'enfer,

::: des flammes adultes, et pour eux encore on construisait autrefois des sanctuaires à répit, où chance et occasion leur étaient données de ressusciter miraculeusement le temps de recevoir au front quelques gouttes d'eau sainte, c'était magie et c'était piété, on plaçait une plume sur les lèvres blêmes du petit mort et l'on attendait espérait que la chaleur des cierges

disposés alentour fasse trembler la plume, créant ainsi l'illusion d'un souffle dernier, appelant la rescousse d'un baptême in extremis, tandis que certains signes de suscitation – ramollissement de la chair, coloration de la peau, murmure des viscères – laissaient à croire qu'une seconde une seule l'enfant n'était pas encore en allé, et qu'ainsi on pourrait lui épargner le sort dévolu à tous ceux qui succombaient trop tôt hors le sein, à savoir finir dans un champ où la viande des corps ne sert plus qu'à engraisser les choux, en terre non consacrée, entre carcasses et futurs semis, et toi qui n'as rien vu ou si peu du jour qu'y trouves-tu à redire, n'ayant jamais rien dit, même une fois, étranger à la parole et donc au mensonge • toi qui meurs avant que de naître, / assemblage confus de l'être et du néant / triste avorton, informe enfant / rebut du néant et de l'être •

[jean d'hesnault]

::: vestige ignare, et ici il faudrait dire quelle peur de la mort on a enfant, à quel moment l'indistincte conscience prend la mesure d'une possible annulation de soi, si c'est effroi, mystère, jeune vertige ou lente assimilation, s'il est possible à l'enfant replié dans son lit sa chambre sa nuit son silence d'entendre au fond de soi une voix qui dit • je tourne le dos aux ténèbres dans les ténèbres •

[andré suarès]

::: une voix qui soupire • et moi / j'entends qu'il me faudra aller naître dans ce monde anéanti / où l'on a plus de mètre, de kilo et de montre / où les dimensions s'enfoncent les unes dans les autres / où les moignons du temps ne font plus rien tourner • une ombre,

[andré de richaud]

::: dans son silence ^{sa nuit} sa chambre ^{son lit} l'enfant n'en finit pas de ressusciter heureux navré à tout ce qui l'entoure le contrarie l'anime, et si ce n'est la

mort qu'il se surprend à apprivoiser, c'est sans doute parce qu'il lui faut apprendre à faire le deuil du souvenir, à continuer d'être sans que les traces de ce qu'il fut se rappellent, se manifestent, découvrant ainsi dans l'oubli une force vitale, mais sa chair, et la chair de sa poisseuse psyché, elles, n'oublient rien, et son corps déformé par la croissance et les désirs s'épanouit dans l'ombre de mânes familiers, de spectres dévoués,

::: s'approchant au plus près de la mort, c'est comme si on détruisait très lentement un immense puzzle qu'on n'a jamais vu dans son entier, en omettant de temps en temps, ici et là, quelques pièces, histoire de rappeler qu'avant le fragment du tout régnait un grand tout fragmenté, qu'avant de n'être qu'une grappe d'atomes nous avons cru ou imaginé ou voulu être des entiers remarquables, et je peux si je veux conjurer au sens magique tel ou tel incident de mon passé petit, le recréer de toutes pièces en peaufinant le décor, rajouter des odeurs ici, ajuster des couleurs là, bref, tourner in extenso la séquence improbable qui vit tel incident apparaître puis disparaître, rien n'y fait, et à la seule force imbécile de mes doigts je tape m'enfonce écris, • je crie à la fosse : tu es mon père ! / et aux vers : vous êtes ma mère et ma sœur ! • en vain j'invoque la fosse :::

[job]

Précipité 2 :::

crâne boîte noire ensemble vide devenu bête tapie disant je regarde la
mort magnificence effondrée sa dissoute présence à mes côtés je sais
la vie prudemment étanche farce aphone au fond insensible trait obstiné
entre les morts du monde las patients plus aptes à supporter la
danse sa mortelle panoplie memento mori qui dira sa propre
mort illusion des forces génitrices la face blême écrivant des
corps écrivant vertical enfin en suspens mort-vivant mi-néant que
faire de notre vulnérabilité théâtre de l'absence dans cette fosse si les
objets sont inquiétude la page panique aveugle sans sons écrivant
écrivain former des pleurs suis-je ses coutures pitié on a vu cela hors
ces trous un crâne antre de solitude parmi les gisantes les
oubliées bulle d'air pareille à celle de l'enfer flammes de l'être vestige
dans les ténèbres une voix une ombre dans son silence mânes
familiers spectres voués aux résurgences vivant en vain j'invoque

3 :::

écrire à creux perdu

::: et la fosse aux mille voix me répond, de sa voix effusive aux accents de basalte elle m'invite à tourner le dos aux ténèbres dans les ténèbres, à ramper dans la suie, à m'absenter-silence, tant pis si ce faisant se défaisant le corps se roue lui-même, la fosse m'invective en mère furieuse de voir son enfant désobéir au père, de sa voix aux nuances grêles elle m'ordonne de descendre au royaume de Vulcain auprès du dieu boiteux, du dieu crasseux qui toute la nuit des heures durant forge et frappe ses lames de feu, jouant de son puissant forceps pour mieux arracher au magma tout son soûl de formes pérennes et • cela crée un bruit d'outre-monde, c'est ça, un bruit fait de hennissements d'essieux • de rouages rouillés,

[venaille]

::: la fosse me répond, secouée jusque dans ses tréfonds par les contractions d'un volcan, et ici – autre lieu, autre date –, c'est de l'Hekla qu'il s'agit, l'Hekla qui lance en 1554 son ombre fendue sur les hautes terres d'Islande, et l'on aurait beau jeu de voir seulement ce que voient les yeux quand les yeux eux-mêmes sont aveuglés, pour lors le calme est encore note majeure, le soleil tinte derrière la herse des pins au bout du champ de ce paysan qui passe sans y prendre garde une main sur son bras nu, une main qu'il lève et

contemple, gêné incrédule, car elle est grise, cette main des travaux, presque noire, et grasse, et tiède, comme gantée de nuit, il la porte à ses lèvres et la renifle, viande nouvelle nappée de cendres volcaniques,

::: déjà autour de lui tout s'irise d'attente, l'heure a coagulé sur le cadran des champs, son cheval à la confuse crinière dresse la tête, chacun de ses yeux un orbe noir dans une ellipse laiteuse, des craquements détalent dans les boyaux du sol, la rosée tremble à la pointe des herbes, le tonnerre s'étire lentement, ça résonne, se propage, les verticales capitulent, le paysan regarde l'Hekla et voit une haute colonne de fumée et de vapeur pareille à une moelle épinière arrachée à son goulot osseux qui se déhanche à l'horizon, ligne sèche qui soudain râle et rougeoit, la montagne que d'aucuns disaient gaste bâille enfin son ennui dévorant et déverse sur la campagne sa bile magmatique, la flore stupéfiée disparaît sous un enduit visqueux et siliceux pour laisser place au règne de l'Obscur,

::: enfant, j'aimais m'évanouir dans l'ombre irascible des volcans, leurs noms tressant pour moi une chaîne magique, chaque maillon une formule, VESUVE STROMBOLI KRAKATOA MERAPI TAAL MAUNA LOA SAKURAJIMA POPOCATEPETL, j'aurais voulu être Empédocle et sa sandale, Saknussem et son parchemin, inquiet autant que ravi à l'idée qu'un intestin scandaleux s'immisçait au centre de la terre comme au milieu d'une mère matricielle et infernale – l'esprit complice de tels nœuds –, mais peut-être étais-je simplement captif du mot éruption, fasciné par • la force éruptive des noms •

[artaud]

::: énigme de la consommation, peut-être trouvais-je simplement dans cette éruption du sens • dans cette suffocation répulsive •

[id.]

::: mon soûl de tremblements, acquis tout entier à l'exaltation du branle, avide de côtoyer des choses secrètes et de manier d'autres choses, sans doute plus rétives, corps hanté par mille réactions chimiques, traversé par un feu blanc, un feu de foutre cherchant à imposer ses pulsations pour peu que les mains sachent façonner l'inconnu, jouir devenant alors fuite affolée affolante, bras et jambes tendus dans l'espoir d'être flèches, désir décoché, au temps arraché,

::: le peuple des adultes ayant omis de me dire la vérité, à savoir que tout volcan est une leçon de perdition, bien trop jeune que j'étais pour comprendre que • mort, il faut en passer, même volcan, par bien des refoulements, bien des portes d'écartèlement avant d'éclater comme on voudrait, car je veux que ce que j'écris fasse éclater quelque chose dans la conscience •

[id.]

::: dans la nasse, et comment aurais-je pu désirer cet éclatement, comment aurais-je pu deviner qu'un volcan est, à sa façon, un bûcher, aux plus vastes aux plus hauts aux plus ambitieux gradins, érigé par un dieu au tablier de bronze, destiné à engloutir hommes et bêtes, cultures et bagatelles, distillant sans partage le souffle de son soufre,

::: écrivant aujourd'hui me penchant rabotant sciant forant m'enrichissant d'échardes, [je] me demande si le volcan ne serait pas l'inverse exact du bûcher, tant rien n'y entre puisque tout en jaillit, tant il se recrache lui-même, lui-même se réinventant s'expulsant dispensant sa leçon de feu sur les choses vaines les choses non écrites, l'univers à ses pieds tout entier voué à se voir se savoir dépouillé tel Job et tel Job contraint d'endurer • afflications et dures tribulacions • dans la nuit,

[pierre de nesson]

::: le fleuve de lave immensément mobile, suaire onduleux et fiévreux, le monde un gisant consentant, afin qu'enterré sous la roche liquide chacun inerte soit, et inerte puisse éprouver sa minérale vanité,

::: et dans le champ aux sillons révoltés l'homme ravale ses prières au goût amer, sa main serre un mouchoir et le frotte à son front, sa chemise colle à sa peau, il sent entre ses pieds filer des bêtes folles qui sont comme des ombres échappées, devant lui enfle et croît l'Hekla, ardent pater noster qui de plus belle éructe, vieux monstre au cul en haut, • célèbre chaudron ardent [...], que les hommes nomment cheminée de l'enfer •

[herbert de clairvaux]

::: l'homme voit se contracter les flancs du volcan, extruder par les trous de ses accrocs rocheux le sang gras d'un feu artériel que plus rien désormais n'arrête, par sa large fontanelle couronnée de nuages surgit un geyser, une gerbe de rayons obliques, la terre sous lui prise de haut-mal, des spasmes difformant les sillons alentour, le ciel souillé reculant, s'emplissant d'effluves de chair mortifiée, des passereaux rasant le sol se cognant aux souches brisant les vitraux des églises, le vent tournant sur lui-même dans la panse des vallées :: et c'est toujours la même histoire, la paix s'absente et la coupe déborde, on croise le fer et le fer rougit, tout ce qu'il touche et traverse prend feu, une fois de plus le temps nous rappelle que nous sommes des corps voués à ne jamais ressusciter, des agrégats envoûtés rêvassant de boue légère, de limon enchanté • car sans son benoit createur / il n'ist que fiens et puanteur •

[pierre de nesson]

::: et une fois de plus il convient de plier un à un les pans retors du temps, afin que de ces plis intempestifs, coïncidences en travail, naisse un sens

plus acéré que celui livré par le hasard, et ici l'ironie veut que ce sens s'avance en majuscule,

::: le monstre Hekla entrant en éruption, chacune de ses contractions volcaniques réclamant d'autres spasmes en écho,

::: et en écho voilà qu'une certaine Colombe Chatri, épouse du tailleur Louys Carita résidant dans la ville de Sens, métropole de la Gaule celtique, entre en travail, en gésine contrariée,

::: voilà que ses membranes ovulaires rompent brutalement alors qu'elle tend la main pour écarter les rideaux de la fenêtre de sa chambre, aussitôt des crampes l'obligent à s'asseoir sur la chaise mal paillée d'où elle peut voir la rue et son cortège de poussière soulevée :: des épaules passent, des manches d'outils s'élèvent et s'abaissent au rythme des pas tantôt pressés tantôt nonchalants, des fichus dénoués libèrent par éclats de fines mèches que le vent rehausse en oriflammes, de temps en temps les rayons d'une roue de charrette découpent des triangles éphémères dans le charivari du chèvrefeuille sur le mur de la maison d'en face,

::: celle qu'on appelle la Colombe a depuis quelques mois senti son ventre s'arrondir, ses reins s'endolorir, elle a compris et fait chaque jour le guet de son corps, à peine la poussière dans la rue retombée lesdites douleurs cessent, une troublante quiétude s'empare d'elle, quelque chose de l'ordre de la fortification se fait sentir en son sein, elle redresse sa pauvre tête, son cœur reprend du service, mais l'accalmie ne dure pas, deux jours plus tard d'autres maux la prennent, dès matin elle se sent fourbue, nauséuse, les seins lourds de lait entravé, puis de nouveau ça cesse de remuer en elle, et pendant trois ans elle doit garder le lit sans autre loisir que se tordre et se plaindre, incommodée par un inexorable durcissement de sa matrice, dérangée par la sensation d'un poids au-dedans qui tantôt penche dans un

sens tantôt dans l'autre, à croire que dans ses entrailles une masse de plomb n'en finit pas de lentement culbuter, le supplice s'éternise, plus de vingt ans s'écoulent, vingt-huit exactement, à vivre sans vivre tout à fait, à garder le lit et gémir comme d'autres fredonnent, • une femme au ventre rond s'allonge sur le côté // un puits impossible à cacher / circulant dans son sang un jour a éclaté •

[kim hyesoon]

::: et quand elle meurt le 16 mai 1582, à l'âge de soixante-huit ans, son époux, désireux de connaître les causes qui pendant quasi trois décennies ont crucifié sa femme sur le bois de sa couche, mande deux chirurgiens, Claude Le Noir et Jehan Coutas, lesquels décident d'ouvrir la femme ainsi qu'on le ferait d'un livre dont on veut dissiper le mystère, et l'incisant ils découvrent • la matrice ridée de diverses couleurs & dure comme de la terre cuite & on tenta d'ouvrir cette dureté mais il se trouva comme une masse de plâtre qui résista long-temps au rasoir ; on en vint pourtant à bout & on tira un enfant très-bien formé & dans la situation ordinaire, mais presque entièrement pétrifié, si ce n'est que les os de la tête étaient transparents comme de la corne ; à l'égard des parties internes, comme le cerveau, le cœur, les intestins, ils étaient presque comme ils sont à l'ordinaire, excepté qu'ils se trouverent plus durs, moins pourtant que les parties externes ; ce petit corps se garde à Sens où les passans vont le voir par curiosité, car il est entier & ni les vers ni la pourriture ne l'ont encore endommagé • disent-ils,

[j.-a. de thou]

::: ni les vers ni la pourriture, peut-on lire dans leur rapport, comme s'ils étaient fiers que la mort ait paré sa rétive recrue des atours du vif, mais dans la chenille crispée qu'est l'enfant pétrifié ne palpète que l'esprit de la pierre, la pierre endurcie du temps perdu qui lentement a conçu au fin fond de Colombe ce fossile interdit de lumière que la science médicale dépiaute

doctement et auquel elle donne le nom de *lithopédion*, fruit d'une grossesse extra-utérine, œuf fécondé à même la membrane du péritoine, noyau sourd que le sang a peu à peu renoncé à irriguer et qui, reclus dans la cavité abdominale, a préféré se calcifier, y demeurant jusqu'à son éventuelle extraction par les sieurs Le Noir et Coutas, et ni les vers ni la pourriture, le corps de Colombe ayant fait de l'enfant confiné une simple statuette, et

- tout fut effacé, broyé, converti / en pierre cancéreuse, en parchemin / de cendre et d'ombre / en caillement de nuit •

[dobzynski]

::: aux limbes de la science on livra le corps du lithopédion, dont jamais on ne saura le nom, enfant conçu et jamais né, non pas mort-né mais généré mort et jamais délivré,

::: (paroles gelées, pensées suffoquées, dans sa chambre encombrée de néant l'enfant promis au formol de l'alcool – ce qui-je-fus dont les vapeurs jamais ne se dissipent – caresse du bout des doigts, dans la longueur des nuits blanches, la chair fragile du papier, ses yeux ont beau tenter de gratter la croûte des mots, ses lèvres rêver d'en aspirer le venin, rien ne vient, nulle entame, la page une paroi aux joints invisibles, persuadé qu'à force d'y frapper le front et d'y casser des ongles il parviendra à créer quoi ? une ébréchure ? croit-il vraiment que l'encre sans cesse souillée un jour finira par rougir ? et lui par ne plus échouer ? devinant déjà qu'il n'existe ni formule ni secret pas de recette pas de manière aucun sésame zéro truc ni ruse nulle méthode à peine des salamalecs, rien entre lui et ce rectangle irradié, bon qu'à racler)

::: aux limbes de la science le corps du lithopédion on l'a dit est livré – je reprends le fil, tire dessus encore et encore, sachant que ce cordon ne rêve que d'une chose, s'enrouler autour de mon cou, s'enrouler et serrer –, livré comme un paquet qu'on adresse à de bons soins, l'enfant pétrifié est

examiné, sondé, re-disséqué, copié moulé reproduit, puis exhibé, volé, retrouvé, exhibé de nouveau, sa légende prenant de plus en plus sa place, dissipant ses traits, et soudain voilà l'œuvre de la Colombe avalé par le Temps, pendant onze jours il devient invisible, proie muette d'un abîme calendaire, d'une plus grande absence,

::: entre le 9 et le 20 décembre 1582 l'enfant pétrifié de Sens est exilé, le calendrier julien voué aux gémonies par bulle papale, *inter gravissimas*, « parmi les très nobles tâches... », et ce afin de corriger la cadence des jours, détraquée par une trop longue concorde entre résurrection du Christ et équinoxe d'été, depuis Rome la décision s'étend à toute l'Europe, elle arrive en France où l'on tarde à l'appliquer, trop de saints à amputer, de protecteurs à renverser, trop de fériés intouchables, on guette sans trop y croire le bon moment, incision périlleuse, déjà la Noël approche, trop tard alors pour faire que fendre ne blesse pas, quel cou couper quelle jugulaire quelles heures à blanc saigner ? déjà le huit décembre est là, et avec lui l'immaculée conception, ventre sec et généreux, l'an quinze cent quatre-vingt-deux encore intact, enfin l'inévitable a lieu et dans le Temps la main des hommes n'a plus le choix, effrayée autant que froide elle excave, d'un coup de loi d'un seul décharne le dernier mois restant, le dix le onze le douze le treize le quatorze le quinze le seize le dix-sept le dix-huit et le dix-neuf de décembre sont sectionnés, leurs têtes hivernales roulent comme pierres aux pensées poudreuses, • on n'est qu'herbe rase, une / moitié de la vie / vole avec le vent, l'autre / en livres et temples / édifiée, détruite ! •

[adelen]

::: dans la fumée qui monte lente brume d'os au sein du paysage offert à suffocation, le lithopédion erre, suivi par des régiments d'enfants morts, tous perdus tous aveugles, leurs corps de pierre gagnés par l'humidité

l'oubli, pendant onze jours onze nuits qui ne sont ni jours ni nuits tous errent trébuchent se rongent les doigts en bordure de mémoire,

::: ce qu'ils sont nous le serons un jour, et sans doute l'avons été, spoliés nous aussi de prodigues minutes, ou pire nous en spolions nous-mêmes, mutilant en secret la vaste carcasse calendaire de la vie, pratiquant coupes claires et vives tranchées, et que tombe en poussière celui qui n'a pas connu dans sa vie au moins onze jours et onze nuits à retrancher de soi, qui n'a pas au fond de sa gorge le goût craché d'onze fois sa vie gaspillée,

::: nous le savons, l'enfant que nous avons été sent chaque jour s'effriter sa forme inadaptée, minéral batracien aux pensées délébiles, et plongeant mon regard dans ses yeux nécrosés je vois ce que je fus dans la nuit d'autrefois, le sarcophage s'ouvre une dernière fois, ma pensée caresse les veines gypseuses du petit moi perdu, écrase les globes de ses yeux de taupe, baise la fissure craquelée de sa bouche, m'approchant toujours plus près j'entends grésiller ses derniers aveux, vois se figer sur ses joues la nacre de larmes qui jamais plus ne couleront, et • peut-être reste-t-il encore / un ongle de tes mains parmi les ongles de mes mains, / un de tes cils mêlé aux miens • abandonné

[supervielle]

::: dans le ventre de la mère la tache contrariée de l'avorton entend à ses dépens le chant faussé des êtres lointains, en se décomposant les mots pénètrent la membrane, exigeant le sursaut d'une naissance afin que l'enfant réchappe à son avant-mort, le temps informe d'une vie, encore en proie au vertige ombilical, sachant que tous nous avons été hôtes de limbes où s'absenter-silence,

::: pétrifié, l'enfant le demeure longtemps après l'indésirée extraction, et ce même au sein accroché, la penne de ses gestes encore un temps retenue

faute d'arc musculaire, ses yeux donnant des coups qui ne déforment rien, nageur à demi noyé, après quoi peut-être • on redevient une espèce de fœtus dans je ne sais quel ventre colossal, avec des quantités d'autres • figé,

[guyotat]

::: dois-je pour autant sermonner le volcan, l'attraper par ses flancs et lui crier à la gueule : tu es ma mère ! et aux vers dire à voix plus basse plus honteuse : vous êtes mon père et mes frères ! d'où me vient cette idée qu'il existe une forme, précédant le langage mais par lui endurcie, creuset muet figeant à jamais en nous l'enfant, faisant qu'à notre tour adulte nous sentons cet enfant s'inventer captif, sentons son poids, sa pénible persistance, et quand nous nous emportons il nous retient, ses peurs longtemps un boulet qui nous sert de lest, et quand nous exagérons nos gestes il se craquèle, et quand enfin nous nous déprenons il tombe en poussière, les contours de ce que nous fûmes enfant laissant dans notre mémoire un lacs d'empreintes nervurées, un creux aux parois finement gravées, et se peut-il que ce vide en nous niché soit appelé à devenir une façon de moule, et que dans ce moule, pour conserver l'image de l'enfant devenu pétrifié, nous devions injecter un jour le plâtre du langage afin que ce néant vissé en nous puisse enfin se croire en plénitude ?

::: dans la nuit implorer le silence, là encore tourner le dos aux ténèbres dans les ténèbres, exiger de la matrice qu'elle nous livre son secret, nous livre aux flammes du secret comme si nous étions nous-même une amulette réclamant du brasier autre chose qu'une leçon de vanité, et tantôt notre pensée s'abandonne aux rêves du volcan, tantôt elle se réfugie dans ce corps-sarcophage, tourmentée par une question un poison une autre leçon,

::: (à quel moment avons-nous décidé d'oublier de mourir ?)

::: et voilà qu'en soixante-dix-neuf après Jésus-Christ la réponse tombe en pluie sur les habitants de Pompéi sous forme de milliards de lapilli condensés en mitraille d'éjectas comme si le ciel soudain renaissait en une voûte explosée, les corps piégés mourant alors plusieurs morts,

::: crispés tout d'abord dans la poigne de l'asphyxie, gelés dans la danse de panique où le tonnerre les avait plongés, sur le point de recevoir l'onction incandescente, engloutis sous le fleuve de boue vomi, recouverts de nuit basaltique, enfouis inhumés, puis le temps aidant le temps détruisant se désagrégeant lentement dans le lit des siècles, creusant à leur exacte mesure la forme de leur réalité niée, disparaissant dans l'espace légué par leur absence,

::: (ainsi même mort on occuperait à son insu un volume égal à celui qu'entier on croyait incarner, notre entité rongée de néant persistant à réclamer la place échue dans l'ancienne réalité, si fortement on aimerait dire • je ne crois pas au néant que tu portes, / corps rose / mais je t'engage à t'anéantir tout d'abord •)

[jouve]

::: sous terre ^{on le sait} les défunts pompéiens durent patienter sous trois mètres de terre pesante, calés voûtés pliés sous des tombereaux de lave, de pierres ponce, blanches puis gris verdâtre, de couches de sable volcanique et de lapilli, de cendre et de sable mêlés de bois calciné, et encore de la cendre, encore des lapilli, puis, enfin, couronnant le tout, la terre, rien que la terre, à fouler mille fois sous d'autres temps par d'autres hommes d'autres mémoires, d'autres mémoires d'hommes nus eux aussi,

::: et il faut attendre 1860 pour qu'une parodie de renaissance soit offerte aux cadavres vésuviens, et qu'un inspecteur des fouilles du nom de Giuseppe Fiorelli injecte du plâtre liquide sous pression dans les cavités

ménagées par leurs corps défendus, travaillant ainsi à creux perdu, puisque telle est la formule de rigueur, confectionnant un moule à partir de celui, naturel, créé par l'alliage de roches et de cendres, n'ayant plus alors qu'à détruire le moule ainsi obtenu pour mettre à nu le plâtre originel, et dans ce travail à creux perdu se joue peut-être l'impossible résurrection, l'ultime avatar de la chose humaine tour à tour surprise effrayée asphyxiée ensevelie calcinée décomposée moulée exhumée démoulée et enfin exposée, son être transitoire renonçant à la vanité de sa présence sur terre pour s'épanouir dans la vacuité de son absence sous terre, renaissant alors, à la faveur d'une archéologique prestidigitation, sous forme statuaire, comme si vivant l'enterré l'était en soi-même, sa mort à jamais protégée • car c'est tout de suite, c'est à présent, c'est maintenant à chaque instant que s'accomplit sous nos yeux la tombée en cendres de nos existences • délivrés de nos souffles,

[frédéric boyer]

::: nous comprenons maintenant qui nous sommes depuis les origines :: enfantés d'une matière creuse, vides nous-mêmes mais d'un vide capable de sécréter sa propre carapace, langés dans les plis de la langue, pour ainsi dire *enlangagés*, ayant tout loisir de nous complaire dans une immortalité de pacotille, un destin de corps de plâtre que le Grand Inspecteur des Fouilles a découpé dans les ruines, exigeant de notre douleur qu'elle prenne la pose, ainsi qu'il sied à • tout être qui accepte de ne pas s'être fait et qui accepte et reconnaît l'idée d'une nature matrice comme moule de son corps déjà fait •

[artaud]

::: face aux défunts réinventés de Pompéi, devenus pièces comptables d'un musée de cendres, le deuil vire à la mascarade, les pleurs ineptes se font scintillements, et devant le spectacle de la mort singée il faut • choisir, dis-je, maintenant mon corps, en y dépiautant la masse rouge de mes doigts

coupaillés de tous les macas, les macaques de magie noire qui me taraudent
doigt à doigt •

[id.]

::: écrire, œuvrer à creux perdu, extraire du vide la forme corporelle du
langage pour la rendre plus sidérale-électrique, livre vain après livre vain
déloger chaque babil chaque organe chaque écho afin de le remplacer par le
charbon des mots, non pas s’asseoir idiot au bureau au bardo mais fouiller
le bûcher pour en ravir des scansions, des tensions, dans le volcan suivre à
la trace les traces laissées par le fantôme d’Empédocle,

::: chacun son bûcher chacun ses amulettes chacun la main qui prend le feu
et le noue puis dans son cercle passe le cou la tête chacun la mort prise et
retournée comme un gant pour sentir les os remplacer les doigts chacun ses
éruptions ses retombées de cendres ces balades sous la pluie noire chacun
ses calcinés ses pétrifiés ses statues dont les ombres étendent leurs lits
d’ombre chacun ses gestes inachevés pour se protéger des gestes achevés
chacun la moitié d’un autre déjà mort chacun sa façon de faire le vide en soi
autour de soi chacun retenu au fond de soi par quoi je ne sais pas chacun ce
poing silencieux enfoncé dans la bouche chacun sa bouche sa terreur
chacun la maison de sa bouche et tous les meubles en feu tous les volets
arrachés toutes les portes dégonnées chacun sa chute chacun sa plaie chacun
sa guerre son chant chacun ses invisibles ses tremblements partis des
genoux et remontant puis redescendant chacun les pieds devant chacun
dedans ses quatre planches chacun fait défait et refait :::

Précipité 3 :::

fosse aux rouages rouillés fosse ennemie autre obscur enfant des
noms énigme répulsive tout mon soûl au temps arraché peuple dans la
conscience nasse du soufre écrivant dans la nuit fleuve de
vanité dans le champ de l'enfer l'homme fait puanteur en majuscule le
monstre en écho en écho en face celle qu'on appelle nuit ni les vers ni
la pourriture aux limbes délivré aux limbes avalé par le Temps dans une
plus grande absence détruite dans la fumée de mémoire trop tard dans le
quotidien abandonné dans le ventre s'absenter-silence non pas la mort
précoce limbes sans fin sans commencement limbes
placentaires pétrifié figé en plénitude dans la nuit autre leçon morts
crispés par leur absence sous terre mémoires d'hommes nus délivrés de
nos souffles face aux défunts à la force d'Empédocle chacun refait

4 :::

ramener à la vie

::: c'est fini et pourtant ça recommence, et s'il faut une date pour ne plus tout à fait s'égarer dans le labyrinthe du temps décomposé, que ce soit le 22 décembre 1932, puisque ce jour-là un film est projeté, un film qui pourrait ne parler que de momies si l'on voulait en rester aux apparences, mais les apparences ont cédé, déjà un faisceau fend l'obscurité, imposant sur l'écran un cartouche tremblé tandis que tintent quelques accords du *Lac des cygnes*, des mots scintillent en lettres crayeuses, qui pourraient nous sidérer si nous n'étions déjà depuis longtemps pétrifiés par la peur du vide ou le souci de soi, avertissement ou prophétie qu'importe, ce qui est projeté ici sort du *Livre de Thot*, ce sont les paroles prononcées par Isis pour ressusciter Osiris son époux bien-aimé,

Ô AMON-RA, Ô DIEU DES DIEUX, LA MORT EST UN PASSAGE VERS UNE NOUVELLE VIE NOUS VIVRONS AUJOURD'HUI, NOUS VIVRONS DEMAIN, SOUS D'AUTRES FORMES NOUS REVIENDRONS

::: comme toutes les images nous savons que celle-ci finira par s'effacer, comme tous les mythes nous sommes enclins à y lire le récit d'un échec, le

cygne pourrira dans le nid des roseaux, le sarcophage ne sera jamais descellé, c'est toujours nous qui nous retournons, jamais les morts, mieux vaut rester immobiles dans la nuit de la salle, dans le placard d'une très vieille enfance, parmi des cadavres préoccupés qui fument de longs cigarillos en croisant-décroisant les jambes, spectateurs d'un au-delà de pur cellulöid,

::: sous les lèvres la morsure, et dans le poing de la promesse une menace, sensible dès les premières secondes de *La Momie*, le film de Karl Freund, et dans des centaines de cinémas des milliers de vivants découvrent à leurs dépens que la peur n'est rien d'autre qu'une crypte, une boîte à taille humaine où s'absenter jusqu'au fond de soi, bras et jambes gelés, chacun inhumé pendant une heure et quatorze minutes dans un fauteuil dont la stèle de velours, une fois les lampes rallumées, se rabat en claquant doucement,

::: vue depuis la salle de projection, *La Momie* du docteur Freund n'a rien de hiéroglyphique, la mythologie qu'elle ânonne a la simplicité du malheur à l'état brut, en épouse le tourbillon fatal, ce n'est, pourrait-on croire si l'on détenait encore le secret des croyances, qu'un conte plein de silence et de douceur articulée par un mort préférant ne rien signifier,

::: l'action se passe en Égypte ancienne, dans ce nulle part du temps où même les incantations se profèrent de profil, à la croisée des ombres et des nombres, sur les rives du grand fleuve Nihil, alors que la princesse Ankh-Souh-Namu, rongée par une maladie, dépérit au grand dam de son peuple, et tandis que des artisans muets mettent la dernière main à la confection de son sarcophage, le grand prêtre Imhotep, qui depuis toujours l'aime et l'adore en secret, dérobe le manuscrit de Thot contenant la formule magique qui permet – vraiment ? – de ramener les morts à la vie, il s'approche du corps de la princesse et prononce les syllabes

thaumaturgiques • modelez ce corps broyez les / os avec la poudre je /
réécrirai sans fin comme la vague sans / trembler •

[bénézet]

::: surpris en plein rituel, il est arrêté, et pour le punir d'avoir lu à voix haute
ce que nuls yeux n'ont le droit de contempler, en châtiment d'avoir fait du
sacré œuvre de poésie, on le ceint de bandelettes et l'enferme vivant dans
un sarcophage • j'attends la pioche et la pelle et le bulldozer et la bombe et
le bûcher, et l'éclipse du soleil et le dessèchement du Nil, et j'oublie que
j'ai eu des enfants, des parents et des dieux, qu'il y avait le Ciel, le Soleil et
la Nuit, l'Égypte et le Nil, qu'il y avait mon nom, qu'il y avait ma femme,
les yeux et les parfums, le sommeil et l'éveil, j'oublie que je suis né,
j'oublie que je suis mort et j'oublie j'attends et j'oublie que j'oublie •

[butor]

::: des siècles s'écoulent, guerres épidémies servage, mais en 1921 un
groupe d'archéologues exhume la momie d'Imhotep, par mégarde l'un des
membres de l'expédition ramène à la vie le grand-prêtre avant de perdre la
raison, et pendant onze ans et onze jours l'homme-momie va errer à la
surface de la terre jusqu'à ce que son chemin croise celui d'autres
archéologues, parmi lesquels se trouve le fils de l'homme qui l'a exhumé –
le hasard est la fêrue des dieux, le levier des scénaristes –, Imhotep les
conduit alors jusqu'à la tombe de la princesse, mais bien sûr bien sûr bien
sûr il tombe amoureux d'une des expéditionnaires, une jeune femme du
nom de Helen, en laquelle le grand prêtre, qui se fait appeler à présent
Ardath Bey, voit la réincarnation de sa bien-aimée Ankh-Souh-Namu, il
décide de la sacrifier afin qu'elle puisse ressusciter et devenir éternelle à sa
semblance, mais Helen, avertie de son projet, entre en transe et invoque
l'esprit d'Isis, qui intercède en sa faveur et réduit en cendres l'imprudent
Imhotep, fondu au noir,

::: musique, générique, tout le monde rentre chez soi, troublé, inquiet, quel étrange film, on n'est pas sûr d'avoir bien suivi l'intrigue, les tenants et les aboutissants de cette fable qui semble autre chose qu'une fable, mais une fois chez soi chacun comprend que cette histoire est la sienne, l'a été et le sera de toute éternité, chacun comprend que la danse du deuil est une danse qui se danse seul, à l'abri des regards, et que ce film, *La Momie*, est une leçon, la leçon de l'amour mort, et dans les ténèbres de la chambre où dort l'être aimé chacun se tourne et se retourne, et chaque fois que les yeux se rouvrent c'est sur un mur qu'ils s'ouvrent, le mur de l'être aimé, son dos de pierre, le dos de pierre de l'être aimé qui dort dans l'amour comme on dort dans la mort, le verso d'une leçon prodiguée par la mort à l'amour qui dort, et c'est paralysant, on est paralysé, on voudrait tendre la main, toucher le dos, toucher le mur, traverser la chair et les os de la leçon et se fondre dans le corps de l'être aimé et renaître de l'autre côté, dans le réveil de l'amour et l'odeur du café chaud à l'extrémité du sommeil de la mort, mais de l'autre côté de la leçon de pierre seule la pierre veille au sommeil de la mort • vivant on oublie l'inoubliable d'être en vie, et mort faudra-t-il se souvenir de l'oubli d'avoir été vivant ? vous avez l'habitude d'entendre certaines phrases toujours les mêmes phrases de l'existence et vous avez fini par être enseveli dans le langage, une momie de langage que des explorateurs quotidiens tentent de ramener à la vie •

[boyer]

::: chaque bandelette une phrase destinée à masquer l'indispensable décomposition, le verso ne cessant de dissimuler le recto à mesure qu'une phrase recouvre la précédente, et ainsi la mémoire se dessèche, momifiée elle attend sans attendre, mais • la langue touche le cadavre . presque . comment . dire . et toutes ces morts successives font un livre . un livre •

[bénézet]

::: un livre vain, une nécropole de papier où s'enterrer soi-même entre les bandes successives des lignes qui ne laissent plus rien passer, dans le sarcophage de la page, chacun rentre chez soi, rentre en soi et s'enfonce lentement dans l'eau lourde de l'au-delà, à croire que le cinéma est lié depuis ses origines à la résurrection, non seulement parce qu'il inhume la lumière dans la nuit de théâtres funéraires, non seulement parce que les acteurs morts se relèvent dans la vie une fois le film fini et leurs personnages enterrés, non seulement parce qu'il joue avec le Temps au point de parier sur l'éternel retour des disparus, non, s'il a partie liée avec l'idée le miracle le leurre de la résurrection c'est peut-être aussi parce que d'emblée, sans réfléchir, il s'est enivré de mythologies, laissant s'agiter en lui mille figures hybrides, toute une foule d'êtres amphibies, comme si le simple fait de reproduire, à même le vide de l'écran, le mécanisme de la vie, convoquait ex nihilo une tribu chancelante, composée de golems de vampires de zombies de fantômes de robots d'amants ressuscités, et ce à raison ou folie de vingt-quatre images-vie par éternité de seconde,

::: mais la vie-momie n'est pas la vie recommencée, l'éternel retournement des morts n'est pas pour demain, et quand a lieu la première du film *La Momie* le 22 décembre 1932, c'est déjà foutu pour la pâque des âmes, dans son salon gras de pénombre le réalisateur Karl Freund n'allume pas de cigare, le sujet est trop grave, le plaisir trop aigu, qui sommes-nous pour oser être ce que jamais nous ne serons, la question tournebroche dans la tête de l'ancien chef opérateur devenu réalisateur qui aura mis dix ans pour troquer un mythe contre un autre, pour passer du golem de Wegener à la momie de Karloff, le docteur Freund sait maintenant que jamais la substance humaine ne franchira le seuil interdit, elle passera peut-être celui des cinémas et des morgues, mais JAMAIS, même transfigurée méconnaissable évanescence gazeuse, elle ne laissera de traces dans la sciure du temps, et une fois le cerceau crevé – une fois une seule ! –, nul retour possible, nous aurons beau vouloir monter dans le premier cargo

venu, nous assoupir dans un cercueil avec les rats, endurer la houle de l'au-delà, jouer les noyés récalcitrants du moment que ça tangué encore un peu, nous devons tous résider dans le deuil imposé de nous-mêmes • tous rêvés par notre mort / en attendant que son réveil nous tue •

[bernard Noël]

::: tous allongés dans un lit de pierre nous ne pouvons que nous dessécher lentement en sachant que sous d'autres formes JAMAIS nous ne reviendrons, déjà à notre chevet plus rien ne vient, n'advient, nulle procession sinon celle des heures vides, emmailloté dans l'attente de *quelque-chose-noir*,

::: à jamais privés des puissances du souffle, de plus en plus blêmes, semblables à de grasses larves de cétoines, les siècles s'écoulent, le temps s'écroule, nous voilà simples cocons, à peine rassis déjà creux, signes vains sevrés de sens,

::: en nous, dans la chambre du cœur déchiré, là où ça cogne et tergiverse, un macchabée s'échine à faire le beau jusqu'au dernier sursaut, joue des coudes et des os, cherche à bien se placer dans le charnier de tête, à fendre la foule des morts sous une pluie de cendres-confettis,

::: sentant frémir le lait suri de l'au-delà, un gisant un pauvre pétrifié s'obstine à remuer en nous, nous enjoignant de rêver la résurrection,

::: l'œil clos sous d'innombrables bandelettes de soie, les bras collés aux flancs, les pieds un seul pied, le corps une toupie arrêtée • on s'écoute battre, / boiter dans du silence, / tourner en rond, moudre / de la mort avec des / mots au fond du temps •

[claire adelin]

::: çà et là sur nous tintent sans tinter des centaines de piécettes, pourrissent sans pourrir des débris de viande roide, de modestes offrandes, des guirlandes de fruits secs, des bracelets de toc, des brindilles d'os, un vieux camée ivoirin contenant la mémoire d'un éléphant, de la myrrhe de l'encens du paprika et des clous de girofle, sur notre peau parcheminée quelqu'un a déposé des photos semblables à celles qu'on arrachait naguère au contre-jour, aux bords dentelés par la négligence, et sur lesquelles sourit peut-être l'être aimé, mais de dos, à notre froide surface ont été semées des cartes à jouer, reines folles, rois au sceptre brisé, valets aux dents noires, à quoi rime cette litanie de mementos puisque nous voilà momifiés, confits dans la terreur du dernier jour, trop las pour hurler mais trop effrayés pour nous résigner tout à fait, entendant sentant devinant, le monde autour de nous réduit à un poing serré et soi dedans, la sueur gouttant imprégnant le drap violent qui nous étreint, chacun alité alangui dans la pierre à notre forme creusée, oh • se voir couché sur le lit, la tête à l'oreiller, tel non pas que l'on dort, mais comme la boîte peinte de l'instrument, la momie du violon vivant, monté sur deux pieds et dont les clés, tournées sur le son, les vertèbres du crâne, sont étrangement immobiles •

[andré suarès]

::: la mort donne le la, le lacis des neurones cesse de raciner, dans les veines le sang alentit sa cadence, la lymphe épaissit, les os s'ensablent, le cœur se rompt, l'intestin geint encore un peu, la merde encore coulant, les larmes encore suintant, et tout cela tout bas, tout cela dans un silence de fausse soie, et de moins en moins de lumière, de moins en moins d'obscurité connue, de plus en plus de ce rien qui nous réclame, que faire sinon se contempler dans le miroir de sa mémoire, pris en tenaille dans la tenaille d'on ne sait quoi, enfin affranchi des tiraillements de la chair, l'âme ridiculement pharaone, incomplète déjà flétrie, les signaux un à un s'éteignant,

::: enfin !, qu'on nous déchire ! nous dissèque ! puisque plus rien ne nous est ni cher ni utile, puisque sous aucune forme, même dispendieuse, nous ne reviendrons, pour lors ne plus bouger, attendre à défaut de guetter, la terre désormais notre ventre autant que notre dos, notre tombeau ne roulant ni ne tanguant, la mer montant en nous comme une mer de pierres, l'eau filtrée par notre cadavre moins salée et plus pure que les larmes, à notre front les diamants de la gloire ont cessé de briller, autour de nous résonnent déjà des rires sans bouche, des yeux sans regard passent sans nous voir, des bâtons d'encens brûlent aux portes de nos narines, des bougies fondent sur nos paupières de cire, le temps n'est plus de mise, enfin prélevé à soi-même on peut murmurer d'inoffensives promesses, dire je • ne laisserai pas se perdre en vains nuages / le frêle avènement de cette aube où je pleure, / ni dormir au soleil parmi vos pierres blanches / ce vœu, plus que divin, d'aimer même la mort, / qui seul fiance une âme à son sens éphémère •

[armand robin]

::: et dans la salle obscure de l'amour qui meurt la momie de Karl Freund n'en finit pas de se décomposer, dans la chambre de la mort projetée s'avance, de plus en plus titubante, l'ombre momifiée de l'amant suffoqué, et cette fois-ci la leçon qui en émane dans l'aveugle lumière est une leçon plus difficile à avaler que la loi des hommes, nous voyons alors la femme morte pour ce qu'elle est, dormante infinie, non de dos mais de face, ses yeux peints et clos sur la vie interdite, nous voyons l'amant brisé, son dos animé de sanglots, face à face et dos à dos plus rien ne passe, un court instant il nous est donné d'être un vivant au chevet d'une morte, au seuil du deuil nous aussi refusons d'enterrer l'amour mort dans la mort de l'amour, nous aussi prions pour que revienne l'être aimé, et avec lui l'amour, car si l'amour meurt avec l'être aimé alors notre amour n'est plus qu'un cadavre, du moins est-ce là ce que nous croyons et redoutons, mais est-ce l'être aimé

ou l'amour que nous voulons ressusciter, n'est-ce pas notre propre mort que dans l'amour de l'être aimé qui meurt nous souhaitons dérober aux ombres, et voilà Imhotep prêt à commettre l'irréparable l'interdit l'impensable, est-ce la vérité de l'amour qui brûle en lui, serions-nous prêts nous aussi à braver les dieux pour que revienne sur terre l'être à jamais digéré par la terre, et nous comprenons alors qu'Imhotep est fou, qu'il a besoin d'embrasser la folie pour empêcher le temple de son amour de s'écrouler, mais la folie qui s'empare de lui est-elle vraiment la voix déformée de son amour, est-ce l'amour qui en se contractant en lui finit par expulser de lui cette bulle de folie qui enfle puis explose hors de lui, l'amour décomposé n'a-t-il d'autre choix que de mordre et dévorer, tâtonner • à la porte, l'œil mort / et retourné sur ce cadavre, / ce cadavre écorché que lave / l'affreux silence de ton corps •

[artaud]

::: quoi ? redouterait-on qu'avec la disparition de l'être aimé disparaisse l'amour, à moins que privé de son objet de son reflet de sa mémoire l'amour n'ait d'autre choix que celui de disparaître, nous laissant à jamais seul et exsangue, non seulement dépossédé de l'objet aimé mais privé du pouvoir d'aimer, dans la salle d'obscur désir où n'en finit plus de mourir l'amour mort voilà que le pire se lève et s'avance vers nous, et sa bouche de mort nous dit dans le silence des vers que l'amour n'est qu'une forme vide, hanté par l'être aimé, et qu'une fois purgé de son contenant l'amour perd peu à peu ses contours,

::: et nous aussi nous perdons nos contours à mesure que l'amour entre en pourriture, et si Imhotep devient fou d'amour, c'est bien parce que seule la folie peut remplacer l'amour, parce qu'elle seule a le pouvoir d'imiter l'amour, et qui sait de le remplacer, la princesse meurt mais sa mort ne tue pas Imhotep, et c'est cela qui le rend fou, c'est de découvrir qu'il ne mourra

pas de la même mort que l'être qu'il aime, c'est de savoir qu'il devra vivre dans le lit de l'amour mort jusqu'à la fin des temps, de son temps à lui, mais personne ne peut vivre dormir coucher marcher rêver parler dans le lit de l'amour mort, personne ne peut s'allonger sur le corps de l'amour mort comme un miroir couché sur un autre miroir, seule la folie peut nous aider à croire qu'en niant la mort l'amour mort pourra revivre, seule la folie peut nous convaincre que devenir momie sera notre salut car • c'est par là que je te rejoins / par la route calcinée des veines / et ton or est comme ma peine / le pire et le plus sûr témoin •

[id.]

::: si l'apparence est la forme adoptée par ce qui apparaît, alors il me faut trouver un mot pour celle laissée par ce qui disparaît, un mot qui pourrait être celui de *disparance*, car il faut bien admettre et peut-être souhaiter que tout ce qui renonce à l'ici et au maintenant abandonne en sa place une trace, une empreinte, un contour, qui est davantage qu'un souvenir, davantage qu'une illusion, et si dans ce mot de *disparance* on veut entendre l'écho d'une transparence, alors cette disparance est notre unique devenir, et dans l'obscurité où nous pensons distraire notre mémoire nous sommes contraints de devenir à notre tour momie, embaumé vivant, en équilibre sur le seuil de l'impossible résurrection, un *disparant* à jamais réfugié dans les bandelettes du langage, les phylactères du dernier silence, afin de devenir cet être aimé qu'on n'a plus besoin de pleurer puisqu'il est à lui seul l'essence du pleur, et prend de lui-même, une fois mis au tombeau, la forme d'une larme creusant sans fin le lit de la terre sans fin creusant le temps :::

::: Précipité 4

faisceau image de pur celluloïd sous les lèvres regrets sans
trembler surpris des siècles au noir musique chaque livre un livre vain
d'éternité la vie tous allongés quelque-chose-noir à jamais sevrés de
sens en nous cendres-confettis résurrection œil du temps ça et là
immobiles la mort s'éteignant enfin éphémère dans la salle de ton corps
quels contours le plus sûr témoin toujours creusant le temps

OceanofPDF.com

Sources

1/ Se vêtir de cendres

- les soleils hâleront ces... • Jean de Sponde, *Stances et sonnets de la mort*
- ô vous dont les maisons sont pleines... • Frère Jérôme Savonarole, *Dernières méditations : méditations sur le psaume 30 suivi de Derniers instant*
- par détestation... • ; • au sommet l'image... • Frère Jérôme Savonarole, *Sermons*
- on dirait qu'une parque... • Sándor Márai, *Journal*
- la transformation organique... • Antonin Artaud, « Le Théâtre et la Science »
- parce que le théâtre... • *id.*
- par le feu intérieur... • Abel Gance
- mon corps / jusqu'à ce qu'il rende... • Antonin Artaud, « Chanson »
- tissé en torsades... • Antonin Artaud, « L'Enclume des forces »
- voûté, dans ce charnier d'oiseaux... • Franck Venaille, *La Procession des pénitents*
- tournant les yeux... • L'Ecclésiaste
- il reste quelques envolées... • Franck Venaille, *Hourra les morts*
- la mort est la pluralité... • Jacques Roubaud, *Quelque chose noir*

- pas de philosophie... • Antonin Artaud, *Artaud le Môme*

2/ Retourner les morts

- car à l'éternité... • Pierre Chopinaud, *Enfant de perdition*
- je me suis assis... • Nietzsche, *Memorandum*
- je devrais savoir que... • Dominique Fourcade, *magdaléniennement*
- toute chair est de l'herbe... • Pascal, *Pensées*
- on ne pouvait rien voir... • Virginia Woolf, *Journal d'un écrivain*
- je ne suis rien / et le monde... • Franck Venaille, *Cavalier/Cheval*
- comme les cadavres étaient... • Ceija Stojka, *Je rêve que je vis*
- l'être humain doit... • Rainer Maria Rilke
- écoute le temps dur... • Armand Robin, *Ma vie sans moi*
- au fond de moi je vous... • Pierre Jean Jouve, *Les Noces*
- je me présente ici... • Jean-Baptiste Chassignet, *Mépris et consolation de la mort*
- [que] la mort est tout épuisée... • Pierre Chopinaud, *Enfant de perdition*
- et de céder comme ta chair • ; • à la lumière • Jacques Roubaud, *Quelque chose noir*
- la tristesse hideuse du vide... • Antonin Artaud
- je me dis que... • Dominique Fourcade, *magdaléniennement*
- ils ont fondu dans une... • Paul Valéry, *Le Cimetière marin*
- on s'écoute battre... • Claude Adelen, *Légendaire*
- quelque chose arrive... • Franck Venaille, *Cavalier/Cheval*
- car nous allons comme... • Pétrone, *Le Satyricon*
- toi qui meurs... • Jean d'Hesnault, *Œuvres diverses*
- je tourne le dos... • André Suarès, *Voici l'homme*
- et moi / j'entends... • André de Richaud, « La chanson de mort »
- je crie à la fosse... • Le Livre de Job

3/ Écrire à creux perdu

- cela crée un bruit... • Franck Venaille, *Ça*
- la force éruptive... • Antonin Artaud, *Héliogabale*
- dans cette suffocation... • Antonin Artaud, « Cogne et foutre »
- mort, il faut en passer... • Antonin Artaud, « Lettre à Adamov du 22 mars 1946 »
- afflications et dures... • Pierre de Nesson, *Vigiles des morts*
- célèbre chaudron ardent... • Herbert de Clairvaux, *Liber miraculorum et visionum*
- car sans son benoit... • Pierre de Nesson, *Vigiles des morts*
- une femme au ventre rond... • Kim Hyesoon, *Autobiographie de la mort*
- la matrice ridée de diverses... • Jacques-Auguste de Thou, *Mémoires : 1553-1601*
- tout fut effacé... • Charles Dobzynski, *L'Opéra de l'espace*
- on n'est qu'herbe rase... • Claude Adelen, *Légitime*
- peut-être reste-t-il encore... • Jules Supervielle, *Gravitations*,
- on redevient une espèce... • Pierre Guyotat, *Humains par hasard*
- je ne crois pas... • Pierre Jean Jouve, *Les Noces*
- car c'est tout de suite... • Frédéric Boyer, *Orphée*
- tout être qui accepte de ne pas... • Antonin Artaud, « Texte préparatoire à Paris-Varsovie »
- choisir, dis-je, maintenant mon corps... • *id.*

4/ Ramener à la vie

- modelez ce corps broyez les... • Mathieu Bénézet, *Ceci est mon corps*
- j'attends la pioche... • Michel Butor, *Monologue de la momie*

- vivant on oublie l'inoubliable... • Frédéric Boyer, *Orphée*
- la langue touche le cadavre... • Mathieu Bénézet, *Ceci est mon corps*
- tous rêvés par notre mort... • Bernard Noël, *La Chute des temps*
- on s'écoute battre... • Claude Adelen, *Légendaire*
- se voir couché sur le lit... • André Suarès, *Voici l'homme*
- ne laisserai pas se perdre... • Armand Robin, *Ma vie sans moi*
- à la porte, l'œil mort... • Antonin Artaud, « La momie attachée »
- c'est par là que je te rejoins... • Antonin Artaud, « Invocation à la momie »

OceanofPDF.com

Crédits

© Flammarion, 2009, *Légendaire* de Claude Adelen. – © Flammarion, 2012, *Œuvre* de Mathieu Bénézet. – © P.O.L, 2009, *Orphée* de Frédéric Boyer. – © Fata Morgana, 2013, *Monologue de la momie* de Michel Butor. – © P.O.L, 2020, *Enfant de perdition* de Pierre Chopinaud. – © Paléo, 2004, *Mémoires : 1553-1601* de Jacques-Auguste de Thou pour la traduction d'Éric de Bussac et Pascal Dumaih. – © Gallimard, 1963, *L'Opéra de l'espace* de Charles Dobzynski. – © P.O.L, 2020, *magdaléniennement* de Dominique Fourcade. – © Gallimard, 2016, *Humains par hasard* de Pierre Guyotat. – © Circé, 2018, *Autobiographie de la mort* de Kim Hyesoon pour la traduction de Moduk Koo et Claude Murcia. – © Mercure de France, 1966, *Les Noces* de Pierre Jean Jouve. – © Albin Michel, 2019, *Journal. Les années hongroises : 1943-1948* de Sándor Márai pour la traduction de Catherine Fay. – © Flammarion, 1933, *La Chute des temps* de Bernard Noël. – © Flammarion, 2008, *Le Satyricon* de Pétrone pour la traduction de Laurent Tailhade. – © Seghers, 1954, *Le Droit d'asile* d'André Richaud. – © Gallimard, 1970, *Ma vie sans moi* d'Armand Robin. – © Gallimard, 2001, *Quelque chose noir* de Jacques Roubaud. – © Desclée de Brouwer, 1995, *Dernières Méditations : méditations sur le psaume 30* suivi de *Derniers Instants* de Savonarole pour la traduction de Charles Journet. – © Seuil, 1993, *Sermons, Écrits politiques et Pièces du procès* de Savonarole pour la traduction de Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini. – © Isabelle Sauvage, 2016, *Je rêve que je vis* de Ceija Stojka pour la

traduction de Sabine Macher. – © Gallimard, 1966, *Gravitations* de Jules Supervielle. – © Mercure de France, 2009, *Ça* de Franck Venaille. – © Castor Astral, 2007, *Cavalier/Cheval* de Franck Venaille. – © Obsidiane, 2004, *Hourra les morts* de Franck Venaille. – © Monsieur Bloom, 1983, *Procession des pénitents* de Franck Venaille. – © Nouvelles Éditions Oswald, 2015, *Artaud vivant* d’Odette et Alain Virmaux. – © 10/18, 2000, *Journal d’un écrivain* de Virginia Woolf pour la traduction de Germain Beaumont.

OceanofPDF.com



F & Cie

Découvrez Fiction & Cie

**Une collection pour vous faire découvrir
des œuvres éclectiques et exigeantes.**

À plus de 40 ans et avec plus de 500 titres au catalogue,
« Fiction & Cie » ne cesse de s'enrichir de nouveaux textes,
inventifs et de qualité.

Découvrez les autres titres de la collection sur
www.seuil.com

Et suivez-nous sur :





OceanofPDF.com